NUI

MELODRA

N

Arran

BEAUC

10⁰⁰

LES

NUITS DE LA SEINE

MELODRAME EN CINQ ACTES, NEUF TABLEAUX, DONT UN PROLOGUE

PAR

M. MARC FOURNIER

Arrangé spécialement pour les Cercles de jeunes gens

PAR

J. C. W. McGOWN, Avocat

MONTRÉAL
BEAUCHEMIN & VALOIS, LIBRAIRES - IMPRIMEURS
256 et 258, rue Saint-Paul

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

PERSONNAGES DU PROLOGUE.

GEORGES DE RONCEVAUX................
HENRI DE RONCEVAUX, son frère........
LE COMTE DE FLAVIGNAN, colonel de la garde impériale................
RENAUD, brigadier....................
FRANÇOIS, jardinier chez Flavignan....
ANTOINE, valet de chambre............

PERSONNAGES DE LA PIÈCE.

MACREUSE, chef des pirates de la Seine, (Georges.)......................
FILOCHE, (Henri.)......................
LE COMTE DE FLAVIGNAN, député........
ROBERT DE ROMANY, fils de Henri de Roncevaux....................
LUCIEN, fils de Henri de Roncevaux....
RENAUD, maire de Saint-Frambourg...
MONSIEUR BOUVARD, fournisseur des armées..........................
FRANÇOIS dit le MARIOLLE, aubergiste, receleur ....
POUSSIER, FRISE-LINOTTE, TORPILLE, } rats de Seine........
JOYEUSE, DEVILLIEU, MONTBAR, } gentilshommes français.

Rats de Seine, et canotiers.

Le prologue se passe en 1804; la pièce, dix-huit ans après.

LES NUITS DE LA SEINE.

ACTE 1ER

SERVANT DE PROLOGUE.

PREMIER TABLEAU.

LE PROFESSEUR DE LANGUE VERTE.

A Orly, près de la Seine, dans une maison de campagne appartenant au colonel de Flavignan.—Une terrasse au bord de l'eau.—Portes latérales : celle de droite s'ouvre sur un jardin ; celle de gauche sur les appartements. —La terrasse fermée au fond par une balustrade à hauteur d'appui, laisse voir la Seine, ainsi qu'un pavillon praticable communiquant avec le théâtre par une porte qu'on voit au fond, à gauche. — Le pavillon s'avance par une forte saillie au-dessus du fleuve ; un balcon également praticable règne tout autour.—Le pavillon est à trois faces et chaque face a une porte.

SCENE 1ÈRE.

ANTOINE, FRANÇOIS.

ANTOINE (*entrant par la gauche, les yeux fixés sur la chambre*). —Allons ! voilà le petit Lucien qui dort ! Il faut que j'aille prévenir monsieur, afin qu'on ne vienne pas le déranger.

FRANÇOIS (*à droite, occupé à tailler les fleurs des jardinières*).—C'est donc vrai, monsieur Antoine, que M. le colonel de Flavignan s'en va

ce matin à Paris et que M. Renaud l'accompagne? Est-ce qu'ils en ont pour toute la journée?

Antoine.—Écoutez, monsieur François, vous êtes le jardinier de la maison ; il n'y a que huit jours tout au plus que M. de Flavignan, mon digne maître, a consenti, sur vos instances réitérées, à vous prendre à son service...

François (*s'approchant d'Antoine*).—Ah! pour ça, oui tout de même, que c'est un digne maître, M. de Flavignan... Mais, dites donc... l'autre,... comment donc qu'il s'appelle, M. Henri?... Au fait... c'est aussi un M. de Flavignan, puisqu'il est le frère du brave colonel... un ami de l'empereur... aussi je suis heureux, allez, d'être entré dans une si honnête maison.

Antoine.—Eh bien! François, puisque vous êtes satisfait d'appartenir à mon maître, il faut que je vous donne un bon conseil, que vous ferez bien de suivre, si vous tenez à rester longtemps à son service.

François.—Parlez, monsieur Antoine, parlez, je me sens porté à vous aimer, vous et l'excellent Renaud, le brigadier. En v'là un vaillant, cré nom! deux campagnes et déjà brigadier!

Antoine.—Avez-vous fini, François?

François.—Hein! Ah! pardon, faites excuse, c'est vrai... vous étiez en train de me donner de bons avis. J'suis tout oreilles.

Antoine.—Vous saurez donc, mon ami, que dans cette maison, on n'aime pas les questionneurs.

François.—Ah! on n'aime pas les...

Antoine.—Vous avez dû remarquer que M. le colonel et M. Henri vivent retirés du monde,

et que l'isolement de cette petite maison près de Paris, plaît à leurs habitudes...

FRANÇOIS.—Oh ! d'abord moi, je l'aime cet excellent colonel.

ANTOINE.—Oui, mais je vous en préviens, le jour où il s'apercevra que vous vous occupez d'autre chose que de vos légumes et de vos plates-bandes, et qu'au lieu de vous tenir au jardin, vous vous amusez à pousser vos promenades jusque dans les salons, le colonel aura vite fait votre compte.

FRANÇOIS.—Ah ! ça, voyons, est-ce parce que j'ai demandé si m'sieu le colonel resterait toute la journée à Paris ?

ANTOINE. — Cela et autre chose.— Bonjour, François. (*Il entre dans le pavillon.*)

SCÈNE II.

FRANÇOIS, *imitant le ton d'Antoine.*

FRANÇOIS. — Bonjour, François... voyez-vous ça, parce que ça a toujours servi les grands seigneurs, et que ça n'a jamais quitté les parquets cirés. Eh ben ! et moi ? est-ce que j'ai pas aussi, étant tout petit, au village, déniché des merles et tordu le cou à des poulets, en compagnie de not' jeune maître qui me flanquit plus de coups de poings d'amitié que j'ai de cheveux sur la tête. Je me flatte que j'ai reçu autant d'éducation que vous, monsieur le valet de chambre, et j'en sais p't'être ben aussi long que vous... et p't'être pus long... Et qu'on vous y fera ben voir, à vous et à vot' soi-disant M. Henri de Flavignan, qui n'est pas plus un M. de Flavignan que je suis le sacristain du bon Dieu.

Lui, le frère du colonel, allons donc, je sais ben le contraire ; allais... marchais, marchais ! C'ti-là qui rira quéque jour, ce sera François. (*Il se frotte les mains.*) Mais que je relise un peu le brin de lettre de not' maître. (*Lisant.*) " Je suis content " de toi, François ; décidément tu es un coquin " de belle espérance." (*Parlant.*) Au moins en voilà un de maître qui m'apprécie ! Qué dommage tout de même que les voyages l'aient si tellement déformé. Enfin, il se remplumera p't'être ben, et alors... (*Lisant.*) " Continue " d'être aux aguets et de m'informer de tout ce " qui se passe dans la maison. Si le colonel est " obligé d'aller à Paris pour son service et qu'il " emmène Renaud avec lui, tu m'en préviendras " en attachant un mouchoir rouge au plus haut " poirier de ton jardin, et si tu es sûr qu'il doit " être absent toute la journée, et même ne revenir " que le lendemain, ce qui me conviendrait " fort, tu mettras un chiffon blanc au lieu du " rouge." (*Il parle.*) Oui, mais comment savoir, une damnée maison ousque personne ne parle. (*Il regarde pardessus la balustrade vers la droite.*) Bon ! j'aperçois Renaud ! Le voilà qui sort de la barque au père Mathieu... Encore un qui est muet, stilà... et brutal !...

SCÈNE III.

RENAUD, FRANÇOIS.

RENAUD (*arrivant par le fond).*—Satané père Mathieu, va !

FRANÇOIS.—Bonjour, monsieur le brigadier.

RENAUD.—Qu'est-ce que tu fais là, toi ? On

ne plante pas des choux dans un salon. Par le flanc droit, marche !...

FRANÇOIS.—Oui, mon brigadier. (*A part.*) Cré nom ! je ne saurai rien.

RENAUD.—Ce farceur de Mathieu... dis donc, François ? (*Il se passe la main sur le front.*)

FRANÇOIS.—Mon brigadier ! (*Il s'approche avec un empressement hypocrite.*)

RENAUD.—Est-ce que j'ai le nez rouge ?

FRANÇOIS (*étonné*).—Eh ! eh ! tant qu'à dire, vous l'avez et vous ne l'avez point. (*A part.*) Est-ce qu'il serait gris par hasard ?

RENAUD (*lui prenant la main et la lui serrant à le faire crier*).—Ecoute, mon bon petit François, écoute bien ! je ne connais pas d'animal plus venimeux que toi. Laisse moi te dire : tu as l'œil couché et un accent doucereux qui a l'air de dormir ; tu ne me reviens pas du tout, c'est pourquoi je saisirai avec plaisir la première occasion qui se présentera de te rompre quelque chose.

FRANÇOIS (*avec des contorsions*).—Oui, mon brigadier !...

RENAUD.—Ainsi je ne te conseille pas d'aller dire au colonel que j'ai passé la matinée sur la barque au père Mathieu.

FRANÇOIS.—Oui, mon brigadicr.

RENAUD.—Et que j'ai bu un petit coup de blanc avec le père Mathieu qui part ce soir pour Anvers avec sa barque.

FRANÇOIS.—Oui, oui.

RENAUD (*l'envoyant pirouetter*).—Et maintenant, file !

FRANÇOIS.—Oui, mon brigadier. (*A part.*) Oh ! une idée. (*Haut.*) C'est égal tout de même...

moi, à votre place, puisque la barque ne part que ce soir, j'aurais remis le coup de blanc à mon retour d'avec mon colonel !... Le service avant tout... un brigadier qui est de planton, c'est l'esclave du service. (*Il s'est éloigné à droite en disant ces derniers mots. Renaud lui court après et le ramène par la cravate.*) Aïe ! aïe !

RENAUD.—Butor ! animal ! ah ! tu prétends donner des leçons à un brigadier de la garde ! de la garde à cheval ! Ah ! je ne sais pas ce que j'ai à faire ! Ah ! je devais attendre à ce soir pour prendre congé de Mathieu !... Et si mon colonel et moi nous ne rentrons que demain... qu'as-tu à répondre à ça, imbécile, maraud, stupide brute !

FRANÇOIS.—Pardon, monsieur Renaud, mettez que je n'ai rien dit. (*A part.*) Pas si brute, tout de même, puisque je sais ce que je voulais savoir. Absents jusqu'à demain. Bon ! en avant le chiffon blanc. (*Renaud fait un geste.*) Je m'en vas. (*Il sort à droite.*)

SCÈNE IV.

HENRI, FLAVIGNAN, RENAUD.

RENAUD (*seul un instant*). — Ça m'a fait du bien de houspiller un peu ce louchon de François. Je me sens la tête plus légère. Allons, ça ne sera rien.

FLAVIGNAN (*en dehors*).—Où est donc Renaud ? Renaud !

RENAUD.—Fichtre, voilà le colonel. Au port d'armes et vivement.

FLAVIGNAN (*sortant du pavillon, suivi d'Henri*). —Ah ! te voilà, Renaud ?

RENAUD.—Présent !

FLAVIGNAN.—Les chevaux sont prêts?

RENAUD.—Ils n'attendent que la bride.

FLAVIGNAN.—Alors, va vite et monte en selle, je descends.

RENAUD.—Oui, mon colonel. (*Il sort.*)

SCÈNE V.

HENRI, FLAVIGNAN.

HENRI.—Ainsi donc, mon cher comte, tu ne seras de retour que demain.

FLAVIGNAN.—Mon cher Henri, tu n'ignores pas que d'un jour à l'autre je puis recevoir l'ordre de rejoindre l'armée, et alors il faudra bien que tu cherches une autre retraite.

HENRI.—Oh ! oui ! depuis trop longtemps déjà, par ma présence ici je t'ai exposé à la disgrâce. Si l'empereur savait que Henri de Roncevaux, le proscrit, se cache chez le comte de Flavignan. S'il savait qu'un colonel de sa garde donne asile à ce même Henri de Roncevaux, condamné par coutumace, pour haute trahison !... Non, je ne veux pas plus longtemps compromettre ta sûreté.

FLAVIGNAN.—Eh ! ne suis-je pas convaincu de ton innocence? C'est pour cela qu'il faut à tout prix que je parle à l'empereur. Je lui dirai ce que tu as fait pour sauver ton frère. Je lui dirai que tu as eu le sublime courage de t'expatrier, de laisser peser sur toi une accusation de haute trahison, quand d'un mot tu pouvais te disculper; que ce mot, tu ne l'as pas dit parce qu'en faisant reconnaître ton innoncence, ton frère Georges était reconnu coupable.

Henri.—J'avais des torts à réparer envers mon frère... N'ai-je pas brisé son bonheur ?...

Flavignan.—Comment peux-tu t'accuser d'avoir brisé le bonheur de ton frère?... Parce que le hasard vous fit à tous deux rechercher en mariage la même femme ; parce que cette femme étant ma sœur, je n'ai pas voulu la sacrifier à un homme qui, après avoir dévoré l'héritage de ton père traînait déjà par le monde sa fortune équivoque, ses scandales et ses vices !...

Henri.—Ah ! que me rappelles-tu là ?

Flavignan. — L'emperenr saura tout... Il saura que Georges de Roncevaux, dédaigné par ma sœur Hortense, nous déteste comme le hibou déteste la lumière... que même après la mort de ta pauvre femme, la haine et la jalousie de ton frère survivent au tombeau. Il saura que toute ta fortune, lambeau par lambeau, s'en est allée tantôt pour payer ses folies, tantôt pour arracher à la justice le spadassin, le joueur...

Henri.—Que m'importe ma fortune engloutie? Que m'importe l'accusation qui pèse sur moi ? Je lui aurais tout pardonné... mais il m'a enlevé mon fils !...

Flavignan.—Pauvre père !

Henri.—Voilà la pensée qui me tue. Robert, mon enfant, entraîné par lui à travers toutes les hontes, tous les hideux exemples d'une vie infâme... (*Il se lève.*) Ah ! c'est horrible ! Tu veux, dis-tu, parler à l'empereur et le conjurer de proclamer mon innocence ; mais cette réhabilitation, la condamnation de mon frère, me rendront-elles mon enfant ?

Flavignan.—Henri, je sers un maître qui comprend tous les courages. (*Il prend son épée*

et en attache le ceinturon.) Je pars, et quelque chose me dit que je reviendrai content.

HENRI.—Que Dieu t'entende, car sans toi, sans mes deux fils réunis sur mon cœur, que serait ma vie? un fardeau qui surpasserait mes forces et m'échapperait peut-être...

FLAVIGNAN.—Allons, pas de mélancolie. A demain, et bon espoir. (*Il sort. Henri prend un journal.*)

SCÈNE VI.

HENRI, FRANÇOIS, ANTOINE.

FRANÇOIS (*à la porte de droite, regardant au dehors*).—Ah! sapristi, les voilà-t-il pas qui détalent! ça fait-il plaisir, mon Dieu, de les voir filer comme ça! (*En entrant, à part.*) Oh! pour ça, oui, que ça fait plaisir de les voir filer!

ANTOINE (*prenant le milieu de la scène*).—Eh bien! vous entrez ainsi sans qu'on vous appelle? C'est insupportable, à la fin.

HENRI.—Que veut cet homme? (*A François.*) Avez-vous quelque chose à me dire?

ANTOINE.—C'est un furet que ce François... et qu'on a toujours sur les talons.

FRANÇOIS.—Allons, monsieur Antoine, pas de vilains mots devant monsieur.

ANTOINE.—Mais enfin, que voulez-vous?

FRANÇOIS.—J'veux rien à vous, mais j'veux dire à M. Henri, sauf le respect que je lui dois, qu'il y a là-bas un... un homme, c'est-à-dire un... un personnage, quoi!... un quelqu'un, un joli homme, tout de même, mais ben fripé... ah! pour fripé, il l'est.

HENRI (*prenant de l'argent*).—Si c'est un pauvre, voici pour lui.

François (*il prend l'argent, hésite un instant, puis se décide à l'empocher*).—Non... ce n'est pas ça, c'est un mossieu, un vrai mossieu, qu'est venu et qui m'a dit comme ça : Mon ami, puisque t'es de la maison du colonel Flavignan, dis-moi un peu si je pourrais bien parler à monsieur, monsieur Henri de Roncevaux. (*Il appuie sur ce dernier mot.*)

Henri.—Il a dit cela !

Antoine.—Ciel !

François (*à part*).—Tiens ! ça fait de l'effet. (*Haut.*) Ça vous étonne, ce nom-là ? Et moi, itou, que ça m'a étonné ; à preuve que je lui ai répondu : Gnia pas ici de monsieur comme vous dites. Attrape !

Henri.—Et vous l'avez congédié ? (*Il passe au milieu.*)

François (*fouillant dans sa poche*).—Non point, il m'a remis un petit morceau de carton en me disant : Tiens, va porter ça à M. Henri. Le v'là le petit morceau de...

Henri.—Mais donnez donc. (*Il lit.*) M. le professeur de langue verte de la résidence de Brunswick.

François (*riant*).—De langue verte ! Ah ! bon Dieu !

Henri.—Il vient d'Allemagne et il connaît mon nom !

François.—Pour lors, faut-il que je l'amène, l'homme à la langue verte ?

Antoine.—N'en faites rien ; monsieur ne reçoit personne.

Henri.—Oui, oui, empêchez qu'il n'entre...

François.—Ça suffit. Je m'en vas vous le

congédier. (*Il se dirige vers la porte de droite. Roncevaux paraît, le prend par le bras et l'envoie faire un tour sur lui-même.*)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, RONCEVAUX.

RONCEVAUX.—Qu'est-ce que j'entends là, faquin !

HENRI (*poussant un cri*).—Ah !

ANTOINE (*à part*).—Serait-ce son frère ?

RONCEVAUX (*saluant*).—Monsieur !

HENRI (*bas à Antoine*).—Va-t'en, va près de Lucien, près de mon enfant. Garde-le, veille sur lui... Cet homme m'en a déjà volé un.

RONCEVAUX.—Ce sont là vos gens ? Eh bien ! ordonnez-leur, je vous prie, d'aller me préparer quelques rafraîchissements. Je meurs de soif.

FRANÇOIS (*à Roncevaux*).—Est-ce que monsieur prendra de la glace.

RONCEVAUX.—Oui, et qu'on me serve ici ; cet endroit me paraît assez frais.

FRANÇOIS.—Monsieur Antoine, vous entendez, faut de la glace à monsieur. (*A part.*) Hein ! un professeur de langue verte, ça fait baisser le museau quand ça parle ! (*Il sort à droite, Antoine le suit.*)

SCÈNE VIII.

HENRI, RONCEVAUX.

RONCEVAUX.—Eh bien, frère, tu ne voles pas dans mes bras ?

HENRI.—Il te faut de l'argent, sans doute ; tu en auras, je t'en ferai parvenir.

Roncevaux. — Ah ! oui, à propos, parlons d'argent. Tu ne sais pas ? Depuis quelques années, j'ai fait des progrès étonnants dans les mystères de la roulette. D'un bout de l'Allemagne à l'autre on m'a proclamé docteur en langue verte. On appelle ainsi la langue cabalistique du tapis vert, la langue du jeu. Je l'enseigne à tous les fils de famille de Bade et de Brunswick. J'ai eu l'honneur de l'expliquer même à des têtes couronnées.

Henri. — Finissons-en. (*Il s'éloigne et va s'appuyer contre la balustrade.*)

Roncevaux. — Que veux-tu, tel que tu me vois, j'ai un rêve ! Oui, je voudrais en mourant laisser quelque fortune à ton cher petit Robert.

Henri. — Robert... mon fils, mon enfant... qu'en as-tu fait ?... parle...

Roncevaux. — Robert ?... je compte bien en faire un galant homme ! Tiens, il n'est pas plus haut que cela et il roue déjà de coups son laquais, car je lui ai donné un laquais. Ah ! dame, tant pis, nous faisons des folies !...

Henri. — Sait-il au moins que je suis son père ?

Roncevaux. — Comment... Me crois-tu assez niais pour arrêter ma vengeance en si beau chemin ? Non, non... Du jour où Hortense de Flavignan, rejetant mon amour, te prit pour époux ; du jour où Georges de Flavignan, aujourd'hui le brillant colonel, foulant aux pieds sa parole donnée, me refusa la main de sa sœur, j'ai juré une haine implacable, à toi d'abord, à tes enfants, et à cet orgueilleux comte de Flavignan qui me traita avec tant de mépris. Ma vengeance ne fait que commencer ; j'ai enlevé ton premier

enfant que je garde au fond de l'Allemagne et que tu ne reverras jamais. Mais Hortense en mourant t'a donné un autre enfant, Lucien, m'a-t-on dit ; ce petit vicomte, je ne le demandais pas ; mais enfin puisqu'il y est...

HENRI.—Oh ! (*Il jette un regard vers le pavillon.*)

RONCEVAUX.—Ce n'est pas tout. Jusqu'aujourd'hui, je n'avais pu envelopper dans ma vengeance cet insolent Flavignan... Depuis huit jours à peine, j'ai découvert que tu es revenu d'Amérique, sous le nom de Henri de Flavignan, que tu occupes cette maison avec le colonel qui te fait passer pour son frère. Ta tête est mise à prix, et c'est un colonel de la garde impériale qui soustrait le proscrit aux recherches de l'autorité. Mes mesures sont prises pour que tout soit découvert, et l'empereur se chargera lui-même de punir Flavignan et mon rival.

HENRI.—Non, tu te trompes ; avant la fin du jour le colonel aura déjoué tes plans.

RONCEVAUX (*à part, à François qui paraît*).—Qu'est-ce qu'il y a ?

FRANÇOIS.—Il y a, monsieur, que la collation est prête.

RONCEVAUX.—Apporte-la.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, ANTOINE, FRANÇOIS *entre avec un plateau chargé de fruits et de bouteilles.*

ANTOINE (*porte deux flambeaux qu'il met sur la table,—à Henri, vivement.*) — Renaud est de retour, il voudrait vous parler.

HENRI.—Déjà ! qu'est-il arrivé ?

FRANÇOIS (*bas à Roncevaux.*)—Renaud revient de Paris, il y a quelque chose.

ANTOINE (*même jeu*).—Il apporte une lettre du colonel.

HENRI.—Une lettre !

FRANÇOIS (*même jeu*).—Je lui ai vu une lettre dans la main, méfiez-vous !

HENRI (*apercevant Renaud, qui entre par la droite*).—Pardon, monsieur Renaud, quelque chose pour moi ?

SCENE X.

LES MÊMES, RENAUD.

RONCEVAUX (*allant à Henri, et d'une voix brève*).—Je suis armé et j'ai l'humeur un peu vive... tu le sais... fais en sorte que cet homme m'obéisse ou je ne réponds de rien.

ANTOINE (*qui est remonté près de Renaud*).—C'est lui ! Georges de Roncevaux.

RENAUD (*le regarde*).—Une mine de coquin...

RONCEVAUX (*à Renaud*).—Vous apportez une lettre, donnez-la moi et retirez-vous.

RENAUD (*passant devant lui et s'approchant d'Henri*).—Monsieur, faut-il que je jette cet homme à la porte ?

RONCEVAUX (*descendant à droite*).—Faut-il que je brûle la cervelle à ce maraud.

HENRI.—Oh ! pas de violence, pas de scandale !

FRANÇOIS (*dans le coin, à droite*).—Ça chauffe, ça chauffe !

HENRI.—Renaud, obéissez...

RENAUD.—Moi, jamais !

HENRI.—Je vous l'ordonne, je vous en prie.

(*Renaud vaincu tire la lettre de sa ceinture et la laisse prendre par Henri, qui la laisse reprendre par Roncevaux.*)

François (*à part*).—Quand je vous dis qu'un professeur de langue verte, ça n'a qu'à parler!

Renaud (*vite à Henri*).—Je cours retrouver le colonel, le prévenir de tout.

Henri.—Non, non, restez... ne perdez pas de vue mon enfant!

Roncevaux (*qui pendant les deux répliques précédentes a parcouru la lettre*).—Eh bien, que fait ici cette valetaille? Allons, qu'on nous laisse. (*Il remplit son verre et boit avidement.*)

Renaud (*s'éloignant, bas à Henri*).—D'ici, en laissant la porte entrebaillée, je pourrai tout entendre, jusqu'aux ordres que vous me jetterez à voix basse. (*Il sort par la porte de gauche ainsi qu'Antoine; François disparaît par le jardin, à droite.*)

SCÈNE XI.

HENRI, RONCEVAUX.

Roncevaux (*assis à droite, se verse du vin et l'avale d'un trait*).—Voici ce que t'écrit le colonel: "Mon cher Henri, nous sommes perdus!"

Henri (*se retournant, avec une surprise douloureuse*).—Perdus!

Roncevaux.—Le mot y est. Je continue: "L'empereur a appris ton débarquement sur le "territoire français. Des ordres ont été donnés "à la préfecture de police pour des visites do- "miciliaires. Un ami m'a prévenu que j'étais "soupçonné de te donner asile, et l'on pourrait "faire des perquisitions, dès demain, à ma

“ maison de campagne d’Orly. Renaud a reçu
“ mes ordres ; il disposera tout, pendant que je
“ terminerai mon service aux Tuileries, et dès
“ que la nuit sera venue, il te conduira à un
“ endroit désigné où je t’attendrai.—

“ FLAVIGNAN.”

HENRI (*à lui-même, avec désespoir*).—Pourquoi compromettrais-je plus longtemps ce cher comte qui sacrifie sa sûreté à la mienne. (*Haut.*) Ecoute, Georges ; l’heure que je prévoyais est arrivée ; personne désormais ne sera lié à mon destin. Tu triomphes !... Demain tu n’auras plus de frère !...

RONCEVAUX.—Bah !... parlons affaires... (*Apercevant un médaillon sur la table.*) Qu’est-ce que cela ? (*Le prenant.*) Un médaillon de prix. (*Il l’ouvre.*) Ton portrait... Ceci aidera la police dans ses recherches. (*Il plie la lettre, l’enferme dans le médaillon et remet le tout dans sa poche. Il boit.*) Ce vin me tourbillonne dans le cerveau. (*Se retournant vers Henri.*) Oui, parlons affaires... Tu as fait un héritage inattendu ? une vieille parente éloignée, à ce qu’on m’a dit ?

HENRI.—Oui, un mois après que tu m’eus volé tout ce qui me restait de ma fortune.

RONCEVAUX.—Tu as touché cent mille écus ; c’est une somme.

HENRI.—Elle appartient à mes enfants.

RONCEVAUX.—Tes enfants ? ah ! oui, il y a l’autre, Lucien, je n’y pensais plus. (*Il boit.*)

HENRI.—Il y a aussi Robert que tu vas pervertir, Robert que tu fais passer par toutes les dégradations ; par qui tu me déshonores en le déshonorant !... Mon Robert !... Malheur à toi, Ronce-

vaux ! La punition des grands criminels se fait quelquefois attendre, mais c'est pour éclater soudain, terrible et foudroyante !... (*A part.*) Ah ! si je pouvais en être l'instrument !... (*Il passe au milieu du théâtre. Durant ce monologue, Roncevaux l'observe ironiquement.*) Mais non, je suis impuissant, cloué par la faiblesse, brisé par le malheur ; sans force et sans énergie. Je ne suis plus que l'ombre de moi-même, une ruine décrépite, à la veille de crouler. Tous ces coups cruels portés dans le plus profond de mon être, toutes ces épreuves ; mon dévouement pour l'empereur, méconnu, mon exil qui en est la récompense ; les fatigues et les privations de toutes sortes, la mort d'Hortense, l'enlèvement de mon fils, l'idée continuelle de sa dégradation ; toutes ces émotions, ces angoisses ont brisé mon mon corps et mon âme !... Je sens quelquefois que mon cerveau se fond, mes idées fuient, mes souvenirs se perdent et le présent m'échappe !... O douleur !... pauvre moi !... Pourtant je sens encore de l'homme en moi, mais je n'ai plus de force. Je veux... et je ne puis ! Je suis déjà vieillard, tandis que lui, le crime et la vengeance retrempent et augmentent son énergie. Oh ! pourquoi n'y a-t-il plus que de l'eau qui coule dans mes veines !... (*A Roncevaux.*) Georges, prends pitié de ma misère, laisse-toi toucher par ma faiblesse, si ce n'est par ma douleur, et rends-moi Robert en échange duquel je suis prêt à te donner la moitié de ce que je possède.

RONCEVAUX.—La moitié ! et que donneras-tu pour garder l'autre ?

HENRI.—Que veux-tu dire ?

RONCEVAUX. — Comment ! tu l'aurais pour

rien... ce ne serait pas cher... non! c'est décidé, je l'emporte. (*Il boit.*)

HENRI. — Mon Dieu! sauvez mon enfant! (*On entend une voix dans le lointain.*)

Ohé dedans la barque
Gnia d'bons mariniers.
Ohé! Ohé!

SCÈNE XII.

LES MÊMES, RENAUD, ANTOINE.

(*Antoine sort par la gauche, tenant l'enfant dans ses bras. Renaud, le cachant de son mieux, le fait passer dans le pavillon.*)

RENAUD (*bas à Henri*). — Il va se réfugier avec votre fils sur la barque au père Mathieu, qui passe. (*Il suit Antoine dans le pavillon.*)

HENRI.—Merci! merci!

SCÈNE XIII.

HENRI, RONCEVAUX.

RONCEVAUX (*qui s'est remis à boire, à moitié gris*).—Ah! au diable! une fois maître de l'enfant, je puis tout demander, tout obtenir. Ce petit Lucien... mais ça vaut un million.

HENRI (*qui a vu Antoine passer sur le balcon du pavillon et en faire le tour.*)—Seigneur! veillez, veillez sur mon Lucien.

RONCEVAUX. — Mes précautions sont bien prises, j'ai assez de monde pour déjouer toute résistance, et au premier signal...

(*Reprise de l'air, mourant dans le lointain.*)

Ohé dedans la barque! etc.

(*Renaud revient vivement à la fenêtre du pavillon et fait signe à Henri qu'Antoine a pu atteindre la barque.*)

HENRI (*à part*).—Dieu ! qu'ils aient le temps de sauver mon enfant.

RONCEVAUX.—Ah ! il faut en finir... je veux sortir d'ici. Voici un acte tout préparé... Voici les papiers qui assurent ta réhabilitation, en prouvant que le traître, c'est Georges de Roncevaux et non pas toi. Je partirai sur-le-champ. Je te laisse ton Lucien ; mais il me faut tout. Cent mille écus ! Signe ! (*Il lui donne une plume.*)

HENRI (*après avoir signé*). —Donne ces documents qui prouvent mon innocence... Et fuis pendant qu'il en est temps.

RONCEVAUX (*reprenant tous les papiers, avec un éclat de rire*).—Je sais mieux me venger... je l'aurai quand même... cet enfant !...

HENRI (*avec désespoir*).—Ah ! je n'ai pas tout prévu !

RONCEVAUX.—Non, car tu viens de me faire ton testament en bonne et due forme. Ta signature ne saurait être méconnue ; et maintenant... (*Il veut s'élancer vers le pavillon.*)

HENRI.—Renaud, à moi, Renaud !

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, RENAUD.

RENAUD (*paraissant à la porte du pavillon*).—Présent ! (*Il se place entre Henri et Roncevaux.*)

RONCEVAUX.—Arrière ! (*Henri rentre dans le pavillon.*)

RENAUD.—On ne passe pas !

Roncevaux.—Prends garde, je suis armé.

Renaud (*tirant son sabre*).—Et moi aussi... et vous ne passerez pas, et bien mieux, c'est vous qui allez déguerpir.

Roncevaux (*égaré, éclatant de rire*).—Tiens ! ça m'amuse.

Renaud.—Allons ! demi-tour, et défilons.

Roncevaux (*soufflant les bougies*).—Je m'en vas te tuer. (*Nuit obscure.*)

Renaud.—Tonnerre ! c'est ce qu'il faudra voir. (*Il se précipite sur Roncevaux.*)

Roncevaux (*déchargeant son pistolet sur Renaud qui tombe*).—C'est tout vu !...

Henri (*paraissant sur le balcon*).—Grand Dieu !

Roncevaux. (*Il enfonce la porte d'un coup de pied*).—Hou ! je suis ivre comme un sauvage ! (*Il se précipite dans le pavillon.*) A l'enfant maintenant !

Henri.—Le ciel a entendu ma prière, et mon Lucien t'échappe !

Roncevaux.—Oh ! Rage ! Fureur ! Malédiction ! Alors, toi, tu ne m'échapperas pas. (*Il court au balcon, saisit Henri, le renverse par-dessus le balcon. Henri tombe dans le fleuve.*)

Le rideau tombe.

ACTE II.

—

DEUXIÈME TABLEAU.

LES RATS DE SEINE.

L'arrière-cour du cabaret de Mariolle. La maison de Mariolle est à gauche. Au premier plan, l'entrée du cabaret; un peu au delà est un escalier de bois qui conduit au premier étage.—Un mur ferme cette vaste cour ; au fond, une grande porte charretière, dans laquelle est pratiqnée une seconde porte plus petite. Au dehors, les bords de la Seine.—A droite, par dessus le mur, on aperçoit des piles de bois de constructiou mêlées à des bouquets d'arbres.—A droite au premier plan, une porte basse conduisant au chantier de Macreuse ; devant cette porte est un arbre et un banc. Il fait nuit.

SCÈNE 1ÈRE.

MARIOLLE, TORPILLE, RATS DE SEINE, *puis* FRISE-LINOTTE, *ensuite* POUSSIER. *Tous les rats sont à droite, les uns assis, les autres debout. Murmures.*

MARIOLLE (*sortant de la porte qui communique dans le cabaret*).—Vous tairez-vous donc, à la fin, tas de mauvaises pratiques. Est-ce que par hasard vous vous croyez ici dans la boutique d'un patenté ? Avec ça que le garde-pêche et les inspecteurs de la navigation ont l'œil ouvert toute la nuit comme des chats. (*Il va s'asseoir à une table à gauche, un falot et un grand registre devant lui.—Nouveaux murmures*).

FRISE-LINOTTE (*paraissant sur le mur du fond,*

à gauche).—Taisez-vous donc, les autres, on vous entend de la rue. Vous ne pouvez pas vous mettre une sourdine à la guimbarde ?

MARIOLLE.—En attendant, v'là la nuit qui s'avance, et si je veux bien vous recevoir ici à des heures indues et acheter une foule d'objets et de marchandises, sans trop vous demander où vous les avez ramassés, vous savez qu'aussitôt le jour venu, n, i, ni, c'est fini, je ne connais plus personne.

FRISE-LINOTTE.—Connu ! connu.

MARIOLLE (*assis à la table*). — Et ce rendez-vous de nuit des rats de Seine, c'est à-dire de tous les pirates et rôdeux de la rivière, redevient au point du jour l'enclos de vot' serviteur, le cabaretier François.

TORPILLE (*assis*).—Dit le Mariolle.

MARIOLLE.—Honnête et simple associé de son voisin, monsieur Macreuse, maître de chaloupes et commissionnaire par eau...

FRISE-LINOTTE (*en scène*).—A une bonne demi-lieue au-dessus de Paris, dans un endroit peu fréquenté... Et enfoncés les curieux ! (*S'approchant de la table.*) Eh bien ! le père François, allons-nous faire affaires aujourd'hui ? v'là un bon petit sac, il y a un peu de tout : des vieux clous, des boutons.

MARIOLLE.—Laisse-moi donc tranquille, toi. Je commence l'appel. Attention, vous autres... Torpille !

TORPILLE (*s'approchant d'un air boudeur*).—Voilà, monsieur François !

MARIOLLE.—Trente-deux livres et demie de cuivre et un lot de feuilles de radoub et de chevilles de carénage... Total cinq francs sept sous.

Tant que ça de cuivre! Dis donc, Torpille, tu travailles donc dans les mines à présent!

TORPILLE.—Oui, j'ai trouvé une veine! mais il paraîtrait que ça n'est pas une veine d'argent.

MARIOLLE.—Allons, dépêchons... Lindor!... (*Un des rats s'approche, il est cagneux, il boite.*)

FRISE-LINOTTE.—Dites donc le beau Lindor?

TORPILLE.—Est-il bâti en zig-zag!

FRISE-LINOTTE (*à lui-même*).—Oui, mais en v'là un qui sait vous fabriquer une fausse clef.

MARIOLLE (*à Torpille*).—V'là ce qui te revient...

TORPILLE.—Ce qui me revient ne me revient guères... C'est toujours pas avec ça que je m'acheterai des outils de rentier.

FRISE-LINOTTE.—Eh bien! père François, c'est donc dit que vous ne voulez pas de mon petit lot?...

MARIOLLE.—En v'là assez! Est-ce que c'est ton affaire, à toi, Frise-linotte? chacun son métier... Tu baignes les chevaux, tu laves les chiens, tu remontes les chaloupes...

FRISE LINOTTE.—Eh ben! oui, je repêche les bûches, j'aide les billeurs, les débardeurs, les rivoyeurs et tous les barbotteurs de la rivière; je donne aussi des leçons de natation à dix centimes le cachet; pour la coupe marine, ho! du canot! mais c'est pas une raison, quand je trouve une valeur...

MARIOLLE.—Allons, c'est bon! (*Aux deux autres.*) Tenez, vous autres, votre compte est fait. V'là vot' bénéfice. (*Murmures parmi les rats; le jour vient peu à peu.*)

POUSSIER (*passant sa tête à la porte du fond*).—Piou, piou, piou, piou, piou! coquerico. (*Il imite le chant du coq.*)

Tous.—Tiens! v'là Poussier !

Poussier (*entrant tout à fait. Il tient un bout de planche*).—Mes enfants, je vous annonce l'aurore !

Frise-linotte.—Il arrive joliment pour partager les bénéfices.

Poussier.—Les bénéfices ! parlons-en, ils sont jolis. (*Il soupire.*)

Frise-linotte.—C'est vrai, monsieur Poussier, que les objets sont à rien. On leur z'y pince de droite et de gauche toutes sortes de bon métal ayant cours, on en prend plus que sa charge, on plie dessous, quoi !... et arrivé ici, ça ne pèse plus une once.

Torpille.—Diriez-vous que la semaine dernière, j'ai eu la chance de ramasser toute une gouttière presque neuve, et que j'en ai eu si peu, que j'ai bu la gouttière dans mon après-midi...

Poussier (*qui s'est assis, et que les autres entourent avec une certaine déférence*).—Je vous dis qu'on leur z'y ramasserait les Tuileries, qu'ils en donneraient cinq sous...

Torpille.—C'est ce vieux d'à côté qui devient coriace... l'associé... le malin... le capitalisse !..

Frise-linotte.—Le bailleur de fonds ! monsieur Macreuse !

Poussier (*avec indignation*).—Oh ! Macruche !

Frise-linotte.—Le monsieur à la cravate !

Mariolle.—Fréchard ! Fréchard !

Frise-linotte.—Absent, Fréchard, il est au clou.

Mariolle (*appelant*).—Poussier !

Poussier.—Voilà ! voilà !

Frise-linotte (*bas à Poussier*).—Faites donc hausser les prix, monsieur Poussier. Allons-y, ho ! du canot !

Poussier. — Sois tranquille, j'ai du plomb neuf que j'ai fait apporter... ça vaut de l'or !... (*S'approchant.*) Bonjour, Mariolle.

Mariolle.—Cent vingt livres de plomb en feuilles.

Poussier (*avec aplomb*). — Première qualité !

Mariolle.—Dix-huit francs quinze sous. Les v'là.

Poussier.—Comment ?

Mariolle.—T'entends pas ? Dix-huit francs quinze sous...

Poussier.—De quoi, de quoi ! dix-huit francs quinze sous ! Pour cent vingt livres de plomb neuf !

Mariolle.—Faudrait peut-être par là-dessus lui donner une rente viagère, à ce monsieur...

Poussier—Après tout, je ne veux pas avoir affaire à toi... Je demande à m'expliquer avec l'autre, avec le commanditaire !

Mariolle.—Il a bien autre chose à faire qu'à t'écouter.

Poussier.—Oui, c'est ça, il fait le fier !

Frise-linotte.—Eh ! mon Dieu ! parce qu'il a le sac !

Poussier.—Dirait-on pas !... Je suis propriétaire, moi ! j'ai une petite immeuble que j'ai bâtie pour mon usage avec les diverses matériaux que je ramasse dans mes promenades du matin. (*Montrant la vieille planche dont s'est emparé Frise-linotte.*) A preuve que v'là un bout de planche qui me fera une étagère pour ma chambre à coucher... Eh bien ! je rougirais d'exploiter des associés comme tu le fais.

Mariolle.—Allons ! c'est bon... C'est à prendre ou à laisser.

POUSSIER.—Je ne veux pas de tes dix-huit livres quinze sous.

TOUS.—Oui, oui, il a raison !

POUSSIER. On se mettra en grève, quoi !

TOUS.—Oui, oui, en grève !

POUSSIER.—On te montera une concurrence à ta porte !... Et ne me regarde pas sous le nez !

FRISE-LINOTTE.—Prenez garde, père François !

MARIOLLE.—Laisse donc, il a plus de langue qu'il n'a de crocs !

POUSSIER.—Ah ! c'est comme ça ! (*Il veut se jeter sur François, Torpille le retient. Depuis un instant, Macreuse a paru au fond.*)

SCÈNE II.

LES MÊMES, MACREUSE.

MACREUSE.—Eh bien ! qu'y a-t-il ?

FRISE-LINOTTE.—Silence ! v'là l'autre, le rabat-joie ! (*Poussier passe à gauche.*)

MACREUSE.—Eh bien !... messieurs !... que signifie ce tapage ?

FRISE-LINOTTE.—Une cravate, un faux col !... (*Macreuse lui détache un coup de pied.*) Et des bottes !... des souliers à manches, excusez, ça ne se refuse rien.

MARIOLLE.—C'est encore c't'aboyeur de Poussier qui fait des siennes.

MACREUSE (*allant à Poussier*). — Est-ce vrai, Poussier ?

POUSSIER.—Moi, si on peut dire !... j'arrangeais mes dessous de pied.

FRISE-LINOTTE (*à lui-même*).—Où diable va-t-il donc, comme ça, la nuit, habillé comme un reluisant ? (*Le jour est tout à fait venu.*)

MACREUSE (*prenant Poussier par l'oreille*).—Malin, va !... Tu sais bien que si tu as à te plaindre, je peux t'envoyer porter tes marchandises ailleurs, à Toulon, par exemple, au dépôt des consignations à perpétuité.

POUSSIER (*vivement et bas*).—Chut ! pas devant ces messieurs.

MACREUSE (*à François*).—François, voilà le jour... congédie moi tout ce monde-là.

POUSSIER.—Ah ! s'il ne connaissait pas quelques-unes de mes faiblesses, de mes folies de jeune homme ! (*Haut, allant à Mariolle.*) Allons, donne les dix-huit francs quinze sous. C'est demain la fin du mois et je me souviens que j'ai des échéances ! (*Les rats de Seine sortent par le fond, moins Frise-linotte.—Macreuse entre dans le chantier.*)

SCÈNE III.

FRISE-LINOTTE, MARIOLLE.

FRISE-LINOTTE.—Eh ben, père François... ça vous amuse donc, ces scènes-là... c'pendant quand vous aurez reçu quéque méchant coup, c'est pas vot' Macreuse de malheur qui vous raccommodera la peau... Il eût mieux fait de rester en Allemagne ousqu'il était retourné.

MARIOLLE.—S'il est revenu, c'est qu'il avait ses plans.

FRISE-LINOTTE.—Ses plans ? Est-ce que vous les connaissez, ses plans ? Savez-vous seulement ce qu'il gagne rien qu'avec les juifs d'Anvers à qui qu'il expédie secrètement, chaque mois, dans le double fond de ses barques, tout le butin des écumeurs de la Seine, sans compter tout ce

qu'il fait voler lui-même on ne sait où, ni comment ; car il a bien d'autres compères que vous, allez, et que vous ne connaîtrez jamais.

MARIOLLE.—Ce qu'il tripote au dehors, ça ne me regarde pas !

FRISE-LINOTTE (*indiquant la droite*). — Et ce qu'il cache là, dans les caves de son vieux moulin, est-ce que ça vous regarde? Il y a là des monceaux d'argent !

MARIOLLE.—Est-ce qu'on sait ?

FRISE-LINOTTE.—Vous avez le droit de tout savoir, car enfin c'est vous qui vous exposez ! Lui, pas si bête, il a toujours trente-six figures à son service, avec quoi qu'il va dans les salons du beau monde, se glissant partout, aujourd'hui jeune, demain vieux, changeant de nom comme d'habit. C'est un malin qui vous mettra dans sa poche quand il voudra.

MARIOLLE.—Ta, ta, ta,... quelque jour, nous ferons nos comptes.

FRISE-LINOTTE.—Alors dépêchez-vous, car autrement, tant pis !... Moi, je me débarrasserais d'abord de c't'idiot que vous soignez. Ça doit pas être gai, la compagnie de c'malheureux, ce Filoche, comme on l'appelle, avec ses yeux qui ne remuent pas plus que si c'étaient des yeux de mort.

MARIOLLE.—Puisqu'il a été retiré de l'eau... faut bien que quéqu'un en prenne soin... Silence, voici le patron !

FRISE-LINOTTE (*bas*).—Le serpent a changé de peau. Le v'là en vrai père Macreuse, à présent, en entrepreneur de navigation ! Ah ! si on connaissait toutes les eaux ous qu'il navigue... (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

MARIOLLE, MACREUSE.

MACREUSE.—Eh bien! les affaires de cette nuit ont-elles été bonnes?

MARIOLLE.—Ah! ne m'en parlez pas... elles deviennent d'un difficile, les affaires! Enfin, j'ai toujours là de quoi faire une cinquantaine de louis, ça complètera le chargement de la barque qui part dans deux jours. (*Après une pause.*) Eh ben! le coup de c'te nuit a-t-il réussi? Avez-vous enlevé les deux cent cinquante mille francs?

MACREUSE.—Oui.

MARIOLLE.—Et... point de traces, point d'effraction?... les clefs ont marché?

MACREUSE.—Parfaitement.

MARIOLLE.—Je m'en vais ouvrir le cabaret. (*Il ouvre la grande porte du fond.*)

MACREUSE.—Eh! eh! je crois que nous aurons de l'orage... Le soleil se lève rouge comme du cuivre.

MARIOLLE.—Ce n'est pas au soleil que je vois ça, moi... j'ai là-haut quelqu'un qui me sert de baromètre... il m'annonce le mauvais temps.

MACREUSE (*avec un mouvement*).—Ah! tu parles de lui... de ce malheureux dont l'âme est éteinte, dont la tête est perdue... Il a donc été bien agité cette nuit?

MARIOLLE.—Il n'a fait que divaguer... C'est tout de même une rude tâche, allez, que nous avons là!

MACREUSE.—Je saurai reconnaître ton dévouement.

Mariolle (*à part*).—Oui, mais quand ?

Macreuse. Mais n'approche-t-on pas d'ici ?

Mariolle (*allant au fond, et jetant un coup d'œil au dehors*).—Tiens, oui, ma foi ! deux jeunes gens.

SCÈNE V.

LES MÊMES, LUCIEN, ROBERT.

Macreuse (*les reconnaissant, à part*).—Lucien ! Robert !... ils viennent de Grandval, ils savent tout ! (*Il redescend et se cache derrière l'arbre.*)

Lucien (*entrant très agité, à Mariolle*).—Ah !... mon brave homme, vous louez des bateaux, je crois ?

Mariolle.—Oui, monsieur, des pirogues, des canots à voiles...

Lucien.—A voiles ! c'est cela... il m'en faut un.

Mariolle.—A voiles !... par le vent qui va se lever !

Lucien.—Du vent ! de l'orage ! tant mieux, j'irai plus vite !... Deux louis pour vous, et je réponds des avaries.

Mariolle.—Ah ben ! si vous ne craignez pas de vous en faire à vous-même, des avaries, c'est différent... Je m'en vas appareiller le canot vert, un joli marcheur. C'est l'affaire d'un instant. (*Il sort.*)

SCENE VI.

LUCIEN, ROBERT, MACREUSE *caché*.

Lucien (*regardant à sa montre*).—J'aurai le temps.

Robert.—Voyons, Lucien, du calme... que diable ! tout n'est pas perdu !

LUCIEN.—Tout n'est pas perdu? Tu ne m'as donc pas compris? Je rentre chez moi, ce matin, au jour, après une nuit passée au jeu. Le comte de Flavignan, que j'appelle mon maître, et qui m'aime comme un père, moi, fils de Renaud, d'un soldat obscur, Flavignan m'avait confié, hier, deux cent cinquante mille francs, que je devais, ce matin, convertir en rentes sur l'Etat... Deux cent cinquante mille francs, appartenant aux pauvres et provenant d'une œuvre sainte dont mon maître est tout à la fois le protecteur et l'apôtre. J'arrive, honteux de t'avoir écouté... triste de cette nuit passée à une table de jeu, je veux réparer le temps perdu, je cours à l'endroit où j'avais serré cet argent... il n'y était plus! Volé! Deux cent cinquante mille francs enlevés cette nuit, chez moi... à deux pas de mon père qui dormait!

ROBERT.—Eh bien! on fera une enquête... on saura...

LUCIEN.—Une enquête!... Point de traces de vol... portes, serrures, tout est resté intact. Comment prouverai-je que je ne suis pas le complice du voleur... ou plutôt le voleur lui-même?

ROBERT.—Allons donc, tu es fou! Est-ce qu'on peut dire cela?

LUCIEN (*avec désespoir*).—Oui, on le dira, car on saura que depuis des mois entiers, lié à toi par une fièvre insensée de dissipations et de plaisir, je jette à tous les vents ma raison, ma jeunesse... On le dira quand on saura qu'hier encore, toi, Robert de Romany, toi, le compagnon de mes débauches, tu es venu à moi, me promettant une nuit de jeu et d'ivresse, et que le jour m'a surpris, des cartes dans la main,

perdant à la fois et mon or et le droit de dire : je suis la victime et non pas le voleur !

MACREUSE (*à part*).—Allons, Robert m'a bien servi !...

ROBERT (*qui s'est assis sur le banc*).—Et tu te proposes de conter ton malheur à Bouvard ?

LUCIEN.—Oui, trente-cinq minutes, et je suis chez lui, à l'extrémité de Chaillot... Il est millionnaire, il m'a fait déjà maintes fois des offres de service...

ROBERT.—Prends garde ! Bouvard appartient, dit-on, à un parti qui ne voit pas sans ombrage la popularité de Flavignan.

MACREUSE (*se penchant vers Robert, à voix basse*).—Silence donc ! il faut qu'il y aille !

ROBERT (*à part, se levant*).—Ciel ! qu'ai-je vu !

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MARIOLLE.

MARIOLLE (*revenant du fond*).—Messieurs, le bateau est prêt... Mais gare à l'orage, la v'là qui arrive !

LUCIEN.—Que m'importe ! Il faut que j'arrive aussi, moi, et à tout prix ! Viens, Robert !

ROBERT (*à part*).—Cet homme ici. (*Il disparaît entraîné par Lucien. Mariolle les suit.*)

SCÈNE VIII.

MACREUSE, *puis* MARIOLLE.

MACREUSE (*à lui-même*).—Allons ! ça marche ! ça va bien !... Ah ! tu es bien le petit Lucien, vois-tu... toi aussi, tu es le fils d'Hortense de Flavignan... Si tu ne le sais pas, moi, je le

devine, je l'ai senti à ma haine, en te voyant. Eh bien ! c'est par toi, c'est par ton déshonneur et ta honte que j'arriverai jusqu'à Flavignan.

MARIOLLE (*revenant et versant à boire*).—Il est de fait que ce Flavignan jette pas mal de tintoin dans votre existence.

MACREUSE.—C'est vrai... mais tout lui réussit à ce bavard ! à moi, tout a été contraire. Le jour où je croyais atteindre ma vengeance en perdant le colonel, mes plans ont été déjoués, et j'ai dû fuir en Allemagne, pour échapper moi-même aux poursuites de la justice. Quand tu me fis savoir qu'Henri de Roncevaux, arraché des flots par des amis à toi, vivait encore, et qu'il avait perdu la raison, je reparus. Je le garde avec moi, c'est mon frère... *(Il se lève.)* Je n'ai pas encore atteint mon but, cependant ; au contraire, quand Flavignan déposant l'épée pour s'armer de la parole, devenait l'orateur que la France admire, quand il s'élevait de triomphe en triomphe jusqu'à tenir suspendue à ses lèvres les destinées d'un peuple... moi, tombant, roulant, dégringolant, de joueur... je devenais aigrefin, et d'aigrefin... autre chose ! Voilà, compère, ce que c'est que la destinée... (*Il boit.*)

MARIOLLE.—Et ce beau jeune homme qui vit dans le monde sous le nom de Robert de Romany ?

MACREUSE.—Robert !... à qui je n'ai pas dit le nom de son père ! Robert sur qui je veille de loin, pour en faire l'instrument de ma vengeance, Robert à qui j'apparais quelquefois dans ces salons pour lui glisser de l'or dans la main, afin qu'il continue sa vie de débauches, pour mieux servir mes desseins... (*Filoche sort de la maison de Mariolle, et descend l'escalier lentement.*)

Mariolle.—Silence ! Voici M. Henri. (*Il remonte au fond.*)

Macreuse.—C'est lui ! (*Pendant que Filoche descend traînant après lui un filet inachevé.*) Flavignan, au milieu de sa fortune et de sa gloire a peut-être le souvenir de son ami, deuil fidèlement porté d'un mort bien aimé... moi, j'ai le spectre, fantôme de pierre, avec sa bouche muette, son regard fixe, où à mon aspect nulle clarté ne passe, si ce n'est une clarté de haine. (*Le vent souffle avec violence.*)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, FILOCHE, *arrivant en scène à pas lents.*

Filoche (*il prête l'oreille*).—J'entends le fleuve gronder... (*Etendant la main vers le fond.*) L'eau !... c'est là que j'ai laissé ma vie. L'eau !.. suaire glacé, abîme profond qui a rendu mon corps et qui a gardé mon âme. Et me voilà, pâle, inerte, sans souvenir !... Debout et mort !.. Et je marche ainsi dans mon trépas, les yeux ouverts !... O étrange ! savoir qu'on a vécu, et ne pas se souvenir de sa vie !... Oui, mais je me souviens de ma mort... Horrible nuit ! (*Il s'assied sur le banc à droite et suspend son filet.*)

Macreuse (*à Filoche*). — Tu as eu tort de descendre. L'air est froid ce matin ; il va pleuvoir, et cette nuit, tu n'as pas dormi.

Filoche (*sans le regarder*).—Tu mens !... si l'on ne dormait pas dans la tombe, hélas ! où dormirait-on ?

Macreuse.—Me reconnais-tu ?

Filoche (*avec un regard fixe*).—Sans doute.

Tu es l'un des démons gardiens de mon répulcre. Va-t'en !

MARIOLLE (*au fond*).—Bon ! voilà ces jeunes gens qui reviennent...

SCÈNE X.

LES MÊMES, LUCIEN, ROBERT *entrant vivement.*

MARIOLLE.—Je vous le disais bien que vous n'iriez pas loin. Heureux encore que vous n'ayez point chaviré.

LUCIEN.—Ah ! le ciel combat contre moi... Et rien !... pas même un cheval !

MACREUSE (*se montrant*).—J'en ai un, messieurs, et je vais le faire atteler à mon cabriolet.

LUCIEN.—Ah ! vous me sauvez la vie !

ROBERT (*vite à Macreuse*).—Vous ici, sous ce costume !

MACREUSE.—Silence !... (*Il entre dans le chantier.*)

SCÈNE XI

LES MÊMES, *moins* MACREUSE.

MARIOLLE (*à Filoche*).—Eh ben ! qu'est-ce que vous faites là ? C'est pas votre place... Voyons, faut rentrer.

FILOCHE. — Laissez-moi. Filoche travaille. Filoche se dépêche.

MARIOLLE (*aux jeunes gens qui s'approchent avec surprise*).—Faites pas attention, messieurs, c'est un parent à nous... il a le cerveau un peu dérangé... C'est pas son nom, Filoche... c'est un nom qu'on lui a donné parce qu'il s'ostine à faire de la maille...

FILOCHE (*chantonnant à voix basse tout en faisant de la maille.—Musique très douce à l'orchestre.*)

La maille qu'il fait
Est de fine trame ;
Il fait du filet
Pour pêcher son âme...
Plus il travaillera
Plus vite il revivra !

LUCIEN.—Pauvre insensé !

ROBERT.—La noble figure ! (*Filoche se lève et les aperçoit.—Ils se découvrent.*)

FILOCHE (*s'avançant vers eux*).—Oh ! qui êtes-vous ? Tous les deux jeunes et beaux !... (*Il prend Lucien par la main.*) Enfant, tu appartiens au monde des vivants, et cependant, je vois la pâle douleur assise sur ton front... (*A Robert.*) Et vous, vous aussi. Oh ! mais ce regard... cet œil sombre et fatal ! (*Il se rapproche de Lucien.*) Pauvre jeune homme ! Quel est ton nom ?... Dis-le moi... Mort, j'ai oublié ma vie... mais ton nom... ils me semble que je ne l'oublierai pas...

LUCIEN.—Je m'appelle Lucien...

FILOCHE.—Lucien !...

SCÈNE XII.

LES MÊMES, MARIOLLE, MACREUSE.

MARIOLLE.—Messieurs, vous pouvez partir.

LUCIEN (*à Filoche*).—Moi non plus, je ne vous oublierai pas ! Viens, Robert, viens ! (*Ils sortent accompagnés de Mariolle.*)

FILOCHE (*à lui-même*).—Lucien !... Ce nom !.. il me semble qu'il résonna jadis... dans ma vie !

qu'il vibrait dans mon cœur !... Ah ! Lucien, je veux le revoir ! (*Il fait quelques pas, Macreuse qui est rentré depuis un instant, l'arrête d'un geste impérieux ; il recule épouvanté.*)

MACREUSE (*à lui-même*).—Je le disais bien qu'il ne s'appelait pas Renaud... Lucien est bien le fils d'Hortense de Flavignan, et d'Henri de Roncevaux... Il l'a pressenti, lui !... Le père a deviné son enfant !...

Le rideau tombe.

———

ACTE III.

—

TROISIÈME TABLEAU.

L'AFFRONT.

Un pavillon donnant sur une terrasse, la campagne au fond.—Portes latérales.—A gauche, une table. On est à Grand val, chez le comte de Flavignan.

SCÈNE 1ÈRE.

FLAVIGNAN, RENAUD.

RENAUD (*au fond, sur la terrasse, examinant l'horizon*).—Allons, ce n'était qu'une bourrasque, le ciel s'est débarbouillé et il vente sud-est. C'est du beau temps. Heureusement qu'avant de quitter Saint-Frambourg, j'avais eu la bonne idée d'enchaîner mes embarcations. (*Il redescend la scène et regarde Flavignan assis près d'une table servie et qui lit les journaux.*) Ah ça, aurez-vous bientôt fini de lire ces malheureux imprimés? C'est ça qui vous allume le sang. Voyons, déjeunez donc!

FLAVIGNAN.—A propos. Tu as vu Lucien? Cet argent que je t'avais chargé de convertir en titres au porteur, il sera prêt?

RENAUD.—Oui, oui, soyez tranquille. (*A part.*) C'est-à-dire tranquille, je ne le suis guère, moi. Depuis hier je n'ai pas vu mon coquin de Lucien.

FLAVIGNAN.—Les infâmes! toujours des insi-

nuations perfides ! toujours des calomnies ! (*Il se lève.*)

RENAUD.—Bon ! qu'est-ce qu'il y a encore ? ces journaux vous cloueront dans votre lit.

FLAVIGNAN.—Renaud, nous avons connu bien des champs de bataille et nous avons traversé bien des périls sans pâlir.

RENAUD.—Ah ! Sambre-et-Meuse ! c'était le bon temps !

FLAVIGNAN.—Tu as raison. Qu'est-ce que les balles, les boulets, la mitraille ! Il est d'autres messagers des morts. N'importe, je ne recurai pas ! j'ai une cuirasse plus solide que le bronze, vois-tu, j'ai la foi ! Je sais que debout, à la tribune, la main crispée, le front humide, mais calme au milieu des tempêtes, je sais que je défends avec la cause des cœurs probes et des âmes loyales, l'honneur de mon serment, et le serment... vois-tu bien, pour nous autres qui combattons, non plus par le glaive, mais par l'esprit, par la pensée, le serment c'est le drapeau !

RENAUD (*Il lui serre la main*).—C'est égal, c'est une malheureuse idée que vous avez eue d'entrer à la chambre juste au moment où l'on nous brûle bel et bien sous le nez tout ce que vous et moi nous adorions jadis.

FLAVIGNAN.—Eh ! mon vieil ami, qui te dit que ce n'est pas pour apaiser les flammes, que je reste à mon poste ?

RENAUD.—Oui, avec ça que vous en êtes joliment récompensé. Vous n'excitez que des défiances, vous ne soulevez que des haines. A propos, dites-moi, vous disposez du contrat pour la fourniture de l'armée ?

Flavignan.—Oui, je dois cette faveur à la confiance du ministre. Pourquoi? Aurais-tu quelque recommandation à me faire, mon vieux Renaud?

Renaud.—Moi, Dieu m'en préserve. Ah! oui, j'en ai une, c'est d'envoyer un peu promener ce monsieur Bouvard, qui vous demande le contrat.

Flavignan.—Pourquoi donc? C'est un homme intelligent, actif, et d'un dévouement à toute épreuve.

Renaud.—Bien, je me tais. Vous savez, on a des antipathies..., je n'en ai que deux, moi, mais elles sont solides... les araignées, d'abord, et puis monsieur Bouvard.

Flavignan. — Vieil enfant!... (*L'appelant.*) Renaud?

Renaud.—Monsieur le comte?

Flavignan.—N'est-ce pas demain le 24 Juin?

Renaud.—Le 24 Juin... Ah! oui, je sais ce que vous voulez dire. Demain, il y aura dix-huit ans que le malheureux Henri de Roncevaux disparut.

Flavignan. — Si tu veux, nous irons nous enfermer à Orly, dans cette humble maison dont je n'ai jamais voulu me défaire et qui est demeurée telle qu'elle était la nuit de la catastrophe.

Renaud.—Une diable de nuit que celle-là! Ce démon me fit avaler une once de plomb que j'ai eu bien du mal à digérer! Oh! si jamais je le retrouve!...

Flavignan.—Pauvre Henri! qu'est-il devenu? Il est mort sans doute...

Renaud. — Enfin, il vous est resté Lucien, c'est toujours ça!

Flavignan.—Oui, je te le donnai, car il fallait qu'il ignorât qu'il était le fils d'un proscrit... Je te le donnai, en te disant : Renaud, ne nous quittons plus... Il ne sait pas que je suis son oncle ; mais l'enfant de ma sœur Hortense a toujours gardé sa place dans mon cœur.

Renaud (*soupirant*).—Ah ! la vie est une rude étape.

Flavignan.—Ah ça, dis-moi, depuis quelques-temps, je trouve que Lucien n'est plus le même. C'est à peine si je le vois une heure chaque jour... et puis il affiche un luxe, une élégance...

Renaud (*à part*).—Aïe ! aïe !

Flavignan. — Sais-tu ce qu'il fait, ce qu'il devient ?

Renaud. — Dame ! que voulez-vous que je vous dise ! Il ne quitte plus ce monsieur Robert de Romany. Qu'est-ce que vous savez de ce Romany-là... vous ?

Flavignan.—Moi !... Mais ce que tu en sais toi-même. Lors de mon ambassade à Vienne, il me fut présenté comme un gentilhomme français, il se lia avec Lucien, enchanté de rencontrer un compatriote de son âge, et ma foi, de retour à Paris, j'ai continué de le recevoir.

Renaud.—Oui, et vous ne vous doutez pas que ce Romany, sur lequel vous n'avez pris aucune information sérieuse, passe pour un joueur des plus effrénés.

Flavignan.—Un joueur !

Renaud.—Enfin, soyez tranquille, j'en ai fait prendre, moi, des informations, et pas plus tard qu'aujourd'hui peut-être... je saurai...

Flavignan.—Que veux-tu dire ?

Renaud.—Je dis qu'avant tout, il convient de

bien connaître ceux qui vous approchent... Ah! à propos, je pense que vous n'oubliez pas que c'est après demain la fête patronale de la commune de Saint-Frambourg.

Flavignan.—Ah! de la commune dont tu es le maire... et en ta qualité de premier magistrat de ta commune, tu organises, ce soir-là, une fête sur la rivière; on dit même que tu nous feras jouir du spectacle de régattes aux flambeaux.

Renaud.—C'est vrai, et tout est prêt... toutes les invitations sont envoyées. Lucien et ses amis, le vicomte de Joyeuse, M. de Montbar, seront parmi les jouteurs.

Flavignan.—Que Lucien n'oublie pas de m'apporter ces rentes avant ce soir.

Renaud.—Oui, monsieur le comte. (*A part.*) Ce satané Lucien, je suis d'une inquiétude... il faut absolument que je le trouve. (*Il sort par le fond.*)

SCÈNE II.

FLAVIGNAN, *seul.*

Flavignan.—Les craintes de Renaud au sujet des relations de Lucien avec monsieur de Romany seraient-elles fondées!... Diable! Plus j'y pense, plus je trouve qu'il a raison... Un joueur! Ah! il faut avant tout débarrasser Lucien d'un tel ami. Ah! le voici!

SCÈNE III.

ROMANY, FLAVIGNAN.

Romany.—Pardon, monsieur le comte, je suis entré par les jardins; je cherchais Lucien, je

l'ai quitté, il y a une heure, et il devrait être de retour.

FLAVIGNAN.—J'ignore où il est, monsieur... Mais permettez-moi de vous dire que vous vous êtes étrangement trompé d'heure... Le soir, le comte de Flavignan ouvre ses portes à ceux qu'il se fait l'honneur d'inviter ; mais dans la journée, l'homme public reçoit dans son cabinet, et non pas chez lui !

ROMANY. — Je comprends, monsieur, toute l'étendue de ma témérité, et j'ai eu tous les torts !...

FLAVIGNAN (*avec hauteur*).—Je n'ai jamais supposé le contraire !

ROMANY—Ne m'accablez pas, monsieur,... je me retire. (*Il va pour sortir.*)

FLAVIGNAN (*allant à la table de gauche.*)—Ah ! un mot. Le bruit m'est revenu que profitant de l'espèce d'amitié qui vous unit à l'un de mes secrétaires, M. Lucien Renaud, vous entraîniez ce jeune homme dans un tourbillon de dissipations et de plaisirs. Ceci est grave, et j'ai le droit dès lors de m'enquérir de vous sévèrement. Votre famille, votre fortune, je veux, je dois tout connaître. Parlez, j'attends de vous les éclaircissements les plus précis...

ROMANY.—Monsieur... ma famille... ma fortune...

FLAVIGNAN.—Eh bien ! vous hésitez ?... Prenez garde, monsieur, ceci est plus sérieux que vous ne pensez !

SCÈNE IV.

LES MÊMES, RENAUD.

RENAUD (*qui a paru pendant ces derniers mots*). —N'insistez-pas, monsieur le comte ! monsieur a de bonnes raisons pour se taire.

ROMANY (*à part*).—Ciel !

RENAUD.—Que voulez-vous que vous réponde monsieur ? Monsieur, d'abord, ne s'appelle pas Romany.

ROMANY. — Qu'entends-je ! quoi ! vous osez dire !...

RENAUD (*remettant une lettre ouverte à Flavignan*).—Je dis que j'ai fait prendre en plusieurs endroits, ordinairement très bien informés, des renseignements minutieux, et que j'ai fait faire des recherches, desquelles il résulte que votre nom de Romany est positivement un nom de comédie.

ROMANY.—Et me direz-vous, monsieur, quel est le nom que j'ai le droit de porter ?

RENAUD.—Je l'ignore. Mais ce que je sais, le voici : je sais que sans fortune, sans patrimoine, sans état dans le monde vous menez une vie brillante. Je sais que vous avez pris mon Lucien, mon fils, pour en faire le compagnon, la victime peut-être de vos dérèglements. Je sais enfin que la nuit dernière, vous avez entraîné Lucien dans une maison suspecte, qu'on y jouait un jeu d'enfer !

FLAVIGNAN.—Qu'entends-je !

RENAUD.—Et ce n'est pas la première fois !... Je sais aussi cela, monsieur... Trois-Etoiles !

FLAVIGNAN.—Ciel ! mais j'y pense... Cette somme que je lui ai confiée... et...

RENAUD.—Eh ! c'est bien là ce qui m'effraye ! Un jeune homme sans expérience aux mains de ces habiles joueurs.

ROMANY.—Ah ! pas un mot de plus, monsieur !

SCÈNE V.

LES MÊMES, LUCIEN.

LUCIEN. (*arrivant par le fond*). — Qu'y a-t-il donc ?

FLAVIGNAN (*allant à Lucien*). — Lucien ! Eh bien ! cet argent que je vous avais confié ?

RENAUD.—Ces rentes ?

FLAVIGNAN.—Les apportez-vous ?

LUCIEN (*tirant un portefeuille*).—Les voici !

FLAVIGNAN (*à part*).—Je respire !

ROMANY (*à Flavignan, montrant Renaud*).—Vous voyez, monsieur, ce que valent ses accusations.

FLAVIGNAN.—C'est bien ! nous ne vous retenons plus, monsieur, sortez ! (*Il passe à droite; Renaud va à lui.*)

ROMANY (*à part, avec une rage contenue*).—Chassé !... Ah ! je me vengerai ! (*Il sort.*)

LUCIEN (*près de la table à gauche, à part*).—J'ai tout réparé... mais pourrai-je accomplir ma promesse ?

Le théâtre change.

QUATRIÈME TABLEAU.

MONSIEUR BOUVARD.

Un riche salon.—Porte au fond.—Portes latérales avec portières.—Table de chaque côté; sur celle de droite, un flambeau à plusieurs branches. Tout à fait à la face, à gauche et dans un retour du salon, un cabinet dont l'entrée est fermée par une tenture.

SCÈNE 1ÈRE.

LUCIEN, DEVILLIEU, JOYEUSE, MONTBAR, *puis* MACREUSE *sous le nom de* CHEVALIER DE PUFFIÈRES.

DEVILLIEU (*à Lucien qui est assis à gauche*).—Ah ça, Lucien, qu'est-ce que signifient cette figure de clair de lune et ce teint funèbre? Ma parole d'honneur, il est blafard comme un moine de Zurbaran.

LUCIEN (*se levant*).—Messieurs, je suis à vous, je reviens! (*Il sort.*)

JOYEUSE.—Le beau miracle, il s'ennuie, parbleu! Un dîner d'orateurs du centre présidé par mon cousin Bouvard! Qui est-ce qui résisterait à cela? Ils sont très peu divertissants avec leurs questions de cabinet, leur majorité, leur minorité, leur médiocrité, sans compter que le cher Bouvard broche sur le tout, en récitant par manière de prospectus électoral, d'interminables lambeaux de ce qu'il a la bonhomie d'appeler ses pamphlets politiques.

MONTBAR (*assis à droite et parcourant une brochure*).—Si ses brochures ne te plaisent pas... au moins, n'en dégoûte pas les autres. En voici

une qui est de poids, et quand on la vendra... Après ça, elle était peut-être achetée d'avance...

JOYEUSE. — Et dire que je m'amuse en ce moment à le faire nommer député.

DEVILLIEU (*à gauche sur le devant*).—Prends garde ! tu vas lui faire donner tant de voix, tant de voix, qu'il n'y aura plus moyen de le faire taire.

JOYEUSE.—Bah ! nous lui fourrerons dans la bouche tout le foin qu'il a mis autrefois dans ses bottes.

DEVILLIEU.—Je commence à croire que c'est la renommée de Flavignan qui l'empêche de dormir.

MONTBAR.—Flavignan ! voilà mon homme !... comme il sait entraîner, émouvoir, convaincre, toucher !...

DEVILLIEU.— Toucher ! Laisse donc Bouvard entrer à la chambre, et je te parie que de Flavignan et de Bouvard, c'est encore Bouvard qui touchera le plus. Sois tranquille, il touchera beaucoup.

MACREUSE (*qui est entré depuis un instant par le fond*).—Allez, poussez, messieurs, ne vous gênez pas ; quant à moi, je suis l'ami de votre digne hôte et je m'en honore, attendu qu'il joint à toutes ses qualités d'homme politique, la gloire d'avoir inventé la plus belle maxime du siècle. Oui, messieurs, c'est monsieur Bouvard qui a dit : Il faut placer l'argent pour que l'argent vous place !

TOUS (*riant*).—Bravo ! bravo !

MACREUSE (*à part, allant à droite*).—Je voudrais bien voir Romany : je lui ai écrit de venir, mais je ne l'ai point encore aperçu.

JOYEUSE.—Ah ! voici ce cher Bouvard.

SCÈNE II.

LES MÊMES, BOUVARD, LUCIEN, *puis* ROMANY.

Bouvard.—Eh bien, messieurs, vous laissez froidir le café ?

Lucien (*bas à Bouvard*). — Monsieur, j'ai à vous parler.

Bouvard (*même jeu*).—Bien, tout-à-l'heure. (*Apercevant Macreuse*) Ah ! le chevalier... (*Bas.*) Je suis bien aise de vous voir... (*Haut.*) Comment ! vous n'êtes pas venu dîner ! Au moins vous prenez le café avec nous ? Où est donc Joyeuse ? Mais viens donc, Joyeuse, que je te présente à ce cher ami, monsieur de Puffières.

Macreuse.—Oh ! mais nous avons déjà fait un peu connaissance.

Bouvard.—Ah ! Est-ce qu'il vous a parlé de ses embarcations ? Oh ! c'est que sous prétexte qu'il descend de l'amiral de Joyeuse, sous Henri III, il ne rêve que navigation ; seulement, n'ayant pas l'océan sous la main, il s'est emparé de la Seine.

Macreuse.—Ah ! très bien, je comprends : vous vous promenez dans de petits bateaux.

Joyeuse. — Pas si petits, monsieur ; nous avons des canots, des yachts même... Le mien vient de Plymouth et m'a coûté deux cents louis... Ces messieurs ont tous leur équipage.

Devillieu.—Mais c'est fort à la mode.

Bouvard.—Il faut les voir là-dedans ; ils sont faits comme des voleurs.

Macreuse. — Hein !... (*Se remettant.*) Quelle singulière manie... (*Apercevant Romany.*) Ah ! voici Robert.

BOUVARD.—Vous ne venez pas, chevalier ?

MACREUSE.—Je vous suis ; laissez-moi dire un mot à monsieur de Romany.

BOUVARD.—A votre aise, chevalier... Après, nous parlerons d'affaires !... (*Aux jeunes gens.*) Venez, messieurs, venez. (*Ils sortent par le fond.*)

SCÈNE III.

MACREUSE, ROMANY.

ROMANY.—C'est à moi, monsieur, que vous voulez parler ?

MACREUSE.—Oui, à vous-même.

ROMANY (*reconnaissant Macreuse*).—Ciel ! c'est lui !

MACREUSE.—Eh bien, oui, c'est moi... Je t'ai écrit de venir... d'abord parce que je voulais te voir, et puis, j'imagine que tu dois être à sec. Tiens, prends... (*Il lui offre un portefeuille*).

ROMANY.—Merci, gardez vos richesses, je n'en veux plus !

MACREUSE.—Pourquoi cela ?

ROMANY.—Pourquoi cela ? Parce que vous m'avez menti, parce que le nom que je porte n'est pas mon nom, parce que vous avez fait de moi ce que vous êtes, un aventurier, un gentilhomme de raccroc et de hasard ; parce que je suis las de marcher ainsi dans cet ombre pleine d'équivoque et de honte, parce qu'au prix de cet or je vous obéissais et que je ne veux plus vous obéir.

MACREUSE.—Quoi ! une rupture entre nous, Robert, entre toi, l'enfant que j'ai aimé, que j'ai nourri, et moi, qui allai te prendre un jour dans ce petit village de Holstein, où tu vivais aban-

donné et qui te dis : Tu es orphelin ! suis-moi, car c'est à moi que t'a légué ton père...

Romany (*secouant la tête*).—Oui, et je vous suivis, et nous errâmes en Allemagne, tantôt vivant dans l'opulence, tantôt dans la misère et les privations. Hélas ! je ne comprenais rien encore à ces changements de fortune, et quand je compris... il était trop tard ! j'eus beau m'enfuir éperdu, épouvanté ! vains efforts ! J'étais jeune, ardent, altéré de plaisirs, je voulus vivre, vivre quand même, à tout prix ! à tout risque ! et quand vous revîntes, quand de nouveau vous m'offrîtes, avec votre protection, cet or dont je ne pouvais plus me passer... j'acceptai !...

Macreuse (*à part*).—Les liens du sang ont leur fatalité !

Romany.—Mais cet or, il a fallu vous le payer ; il a fallu, complice aveugle, manœuvre attaché à l'édifice que vous construisez, je ne sais dans quel but infâme, il a fallu que je misse le pied dans cette maison de Flavignan, où m'attendait le plus cruel des affronts ! il a fallu que je prisse Lucien, cet enfant que j'aime, et par votre ordre, que je lui ouvrisse le monde nocturne des tripots et des débauches, que ma main lui versât à pleins bords le vin de la démence ; et tout cela, mon Dieu, pour aboutir à quoi ? à une heure maudite que je devais prévoir, à ce moment où, deviné, démasqné, percé à jour, il m'a fallu courber la tête sous le regard qui m'insultait et le geste qui m'a chassé !

Macreuse.—Que dis-tu ?

Romany. — Oui, chassé, ce matin, par Flavignan, chassé comme le dernier des laquais.

Macreuse (*avec une voix terrible*).—Ah ! il t'a chassé ! et tu ne veux pas de mon or ?

ROMANY.—Non !

MACREUSE.—Eh bien, tu accepteras au moins la vengeance.

ROMANY (*avec un éclair*).—Quoi !...

MACREUSE.—Ecoute, les moments sont précieux ; je suis dans cette maison sous un nom qui m'a valu toute la confiance de Bouvard : il me croit l'agent de ses amis des départements du midi, il déteste Flavignan ; il veut le perdre.. et j'ai eu l'adresse, tout en gardant mes plans pour moi seul, de partager les siens et de les exploiter à mon profit. Il lui fallait Lucien... Je lui ai livré Lucien... oui, hier, pour obtenir une somme d'où dépendait sa vie, Lucien a osé..

ROMANY.—Ah ! je comprends tout !.. achevez !.

MACREUSE.—Silence, on approche. C'est Bouvard... c'est Lucien... Mais de là, nous pourrons tout entendre ; viens... tu portes un nom d'emprunt, dis-tu ; eh bien, je t'apprendrai ton vrai nom,... tu sauras pourquoi tu dois haïr et te venger ! Viens ! (*Il entraîne Romany dans le cabinet de gauche, dont la portière retombe, au moment où Bouvard paraît à droite suivi de Lucien.*)

SCÈNE IV.

ROMANY, MACREUSE, *cachés*, LUCIEN, BOUVARD.

BOUVARD.—Ici, nous serons plus à l'abri des regards, et surtout des oreilles, mon cher monsieur Lucien. Eh bien, vous m'apportez le contrat pour la fourniture de l'armée ?

LUCIEN.—Ce n'est pas sans peine, monsieur, que j'ai obtenu du comte de Flavignan qu'il demandât, pour vous, la signature du ministre.

Bouvard.—Ah ! voilà une marque de défiance qui me surprend... (*A part.*) Et une déclaration de guerre qui me met à mon aise.

Lucien.—Enfin, le voici ! (*Il lui remet un papier.*)

Bouvard.—Croyez à toute ma reconnaissance.

Lucien.—C'est bien, ne perdons pas de temps. Vous m'avez rendu hier un de ces services qu'on n'oublie pas, mais... à de bien dures conditions ! n'importe ! vous avez votre contrat ; maintenant rendez-moi mon reçu. (*Il s'assied à gauche.*)

Bouvard.—Ah ça, mon cher Lucien, je crois que vous me boudez, ma parole d'honneur.

Lucien.—Moi ?...

Bouvard.—Vous m'en voulez ! pour ce malheureux reçu ! Mais, cependant, quoi de plus simple ! Comment ! vous venez comme cela, au pied levé, m'emprunter deux cent cinquante mille francs... sur votre signature !

Lucien.—Monsieur...

Bouvard.—Oui... sur la signature d'un pauvre petit secrétaire à gages... convenez que ce n'était pas suffisant ! Au moins, vous dis-je, faites-moi un reçu en conséquence, et comme je connais M. de Flavignan, qu'il vous aime, qu'il est homme, un jour ou l'autre, à payer pour son cher petit Lucien...

Lucien.—Oui, dût cet excès de loyauté entraîner sa ruine. (*Il se lève.*)

Bouvard. — Eh bien, ajoutai-je, vous allez mettre dans votre reçu que cet argent vous est donné pour le compte de M. de Flavignan. Au moins, de la sorte, j'avais une espèce de garantie. Que diable ! mon cher, les affaires... ce sont les affaires.

LUCIEN.—Allons, soit ! Mais, vous avez ajouté que si je parvenais à obtenir pour vous ce contrat, cette fortune !... vous me rendriez ma quittance ! Eh bien ! vous le voyez, j'ai levé tous les obstacles, j'ai vaincu toutes les répugnances ; voici deux millions pour deux cent cinquante mille francs, deux millions que je vous donne !

BOUVARD. — Mon cher ami, nous sommes quittes.

LUCIEN.—Quittes ! vous voulez rire, j'imagine. Ce n'est pas à l'école de mon maître qu'on apprend à s'acquitter de la sorte. Je reste votre débiteur, j'emploierai tout ce que j'ai de force, d'énergie, de jeunesse, j'userai ma vie à vous payer ; mais ce que je demande, monsieur, ce que je veux, c'est que le nom de Flavignan ne soit pas plus longtemps mêlé à cette funeste affaire. Je viens donc réclamer votre parole, et vous redemander cet écrit.

BOUVARD (*à part*).—Allons ! il faut casser les vitres. (*Il passe à gauche.*)

LUCIEN.—Vous vous taisez, monsieur.

MACREUSE (*soulevant un peu la draperie*).—Ecoutez bien cela, Romany !

BOUVARD (*à gauche*). — Quand vous m'avez donné hier ce titre précieux, avez-vous remarqué que je l'ai enfermé dans une certaine cassette... là... dans mon cabinet ? (*Il en désigne la porte qui est à droite.*)

LUCIEN.—Eh bien ?...

BOUVARD.—Eh bien, mon cher, il y restera ; il n'en sortira plus.

LUCIEN.—Vous dites ?

BOUVARD.—Je dis que je le garde.

LUCIEN.—Et... qu'en voulez-vous faire ?

Bouvard.—Ah ! ne craignez rien pour l'honneur de M. de Flavignan, il est en sûreté dans mes mains.

Lucien.—Mon Dieu !

Bouvard (*s'asseyant*).—Silence pour silence ; que notre grand orateur se taise et je me tairai. Que le fougueux publiciste, que notre brillant Démosthènes rentre dans la retraite, qu'il cesse d'interdire les approches du pouvoir aux vrais amis du pays, et cette arme que vous m'avez livrée, mon jeune ami, personne n'en fera usage, je vous le jure, personne.

Lucien.—Cette arme ! cette arme ! (*Avec un soudain éclat.*) Mais il en est d'autres avec lesquelles on tue, et je vous tuerai, entendez-vous cela ?...

Bouvard (*se levant*).—Ta, ta, ta ! avant d'être massacré, mon jeune ami, j'aurai bien le temps de faire publier votre reçu. Je suis fournisseur de l'armée, nommé par le ministre ; en échange de ce contrat, j'ai donné une gratification de deux cent cinquante mille francs, ce qui sera prouvé par le papier où le secrétaire intime de M. de Flavignan reconnaît les avoir reçus au nom et par l'ordre du comte. Crime de concussion, article 177 du code pénal.

Lucien. — Assez ! assez ! monsieur ! Ah ! ce n'est pas possible, je rêve ! (*Il tombe assis, à droite.*)

Bouvard.—Oui, c'est un rêve... et un rêve magnifique ? Vous vous perdez auprès du comte, que vous importe ! demain il ne sera plus rien, demain il rentre dans l'ombre, tandis que vous, vous voilà enrôlé parmi nous, vous êtes de nos amis, et grâce à nous, Lucien, vous marchez à

la lumière, aux honneurs, aux emplois, à la fortune. Allez, allez, nous savons protéger ceux qui nous servent... Voyons, revenez à vous ! réfléchissez, je vous laisse. A bientôt. (*Il sort.*)

LUCIEN (*foudroyé*).—Ah ! ah ! c'est trop, c'est trop, mon Dieu !

SCENE V.

MACREUSE, ROMANY, LUCIEN.

MACREUSE (*levant la portière et parlant à Romany*).—Oui, Robert, oui... tu es le fils d'Henri de Roncevaux. Le comte de Flavignan a assassiné ton père : comprends-tu maintenant les motifs de ma haine et peux-tu ne pas la partager ? Voici un médaillon avec le portrait de ton père... Maintenant, agis ; tu viens de tout entendre, et je t'ai dicté ce que tu avais à faire. Ce reçu qui est entre les mains de Bouvard, il nous le faut à tout prix. (*Romany entre en scène. A part.*) Allons, cette invention d'assassinat n'est pas mauvaise ; et Robert, croyant venger son père, va continuer de servir ma vengeance. (*La portière retombe.*)

SCÈNE VI.

ROMANY, LUCIEN.

ROMANY (*contemplant le médaillon*). — Mon père !... voilà donc ses traits.

LUCIEN (*sans voir Romany*).—Flavignan ! mon second père, déshonoré, perdu.

ROMANY.—Flavignan !... par lui, mon père... assassiné !...

LUCIEN.— Il protégea mon berceau, moi je creuse sa tombe !

ROMANY.—Il m'a fait orphelin, et hier il m'a chassé ! (*Se retournant vers le cabinet où a disparu Macreuse.*) Oh ! cet homme ! oui, oui, il faut lui obéir encore ! (*Il s'approche de Lucien.*) Lucien !

LUCIEN (*se retournant*).—Romany !

ROMANY.—J'étais là, je sais tout... je viens de tout entendre.

LUCIEN (*avec effroi*).—Tout, dis-tu ?

ROMANY.—J'étais seul !...

LUCIEN.—Alors tu sais ce qui me reste à faire.

ROMANY.—Je viens te sauver.

LUCIEN. — Toi !... insensé !... (*Montrant le flambeau qui est sur la table.*) Tiens, regarde cette bougie ; avant qu'elle soit consommée, je serai mort.

ROMANY.—Mourir ! allons donc... La mort ne serait qu'une lâcheté de plus, ce serait la fuite après le crime.

LUCIEN (*se levant et passant à gauche*). —Non, non, l'aveu d'abord, et le châtiment après. Je dirai tout ; je révèlerai tout ; car enfin, j'ai écrit cette quittance à l'insu de Flavignan,.. la France le saura, et...

ROMANY.—Un scandale ! Prends-y garde ! Le scandale est comme le feu, ce qu'il ne devore pas, il le noircit.

LUCIEN.—Quoi ! tu prétends que je ne puis rien réparer, pas même en me dévouant à la mort !

ROMANY.—Il faut vivre, et tu peux tout sauver. Avant que cette bougie ait expiré je serai mort, disais-tu. (*Il la souffle et prend ce qui reste de la bougie.*) Eh bien, la voilà éteinte, et ce n'est pas la mort qu'elle t'apporte,.. c'est le salut.

Lucien.—Que veux-tu dire ?

Romany.—Tu sais où est cette quittance ?...

Lucien.—Oui, oui, je le sais !

Romany.—Eh bien ! cette cire entre tes mains peut devenir obéissante.

Lucien.—Qu'entends-je ?

Romany.—Pure et malléable, elle peut prendre des empreintes et t'assurer ces portes, ces serrures qu'il te faut vaincre, avant que Bouvard, en les ouvrant, n'en fasse sortir le déshonneur et la honte !

Lucien. — Jamais ! jamais ! (*Il se recule de Romany et le regarde.*) Ah ! mais, je comprends, que toi, tu puisses me donner ce conseil infâme ; mon père me l'a révélé... je sais qui tu es.

Romany.—Non, on ne sait pas qui je suis... mais sois tranquille, on le saura bientôt.

Lucien.—Romany ! !

Romany.—Mais toi, pauvre dupe, toi que Bouvard a perdu, laisse-toi donc sauver par Romany, l'homme sans nom, par Romany, l'aventurier, et qui sait peut-être si on ne dira pas par Romany le voleur !

Lucien.—Mais c'est un crime ! c'est un crime !

Romany.—Eh ! non, c'est la guerre ! c'est une conspiration que tu déjoues. Après tout, tu ne fais que reprendre ce qu'on t'a lâchement dérobé, ce n'est donc pas un crime. C'est Flavignan que tu sauves !

Lucien.—Romany !

Romany.—Tu es entre cela et l'infamie... entre cela et la mort de Flavignan, car il n'y survivra pas.

Lucien. – Ah ! il dit vrai !... ô mon Dieu, pardonnez-moi (*Romany lui donne la cire et le*

pousse dans le cabinet de droite.—Macreuse reparaît.)

SCÈNE VII.

MACREUSE, ROMANY, *puis* LUCIEN.

MACREUSE.—C'est très bien, Romany, mais ce n'est pas tout... tu me remettras les empreintes que Lucien va te donner. Je me charge de faire faire les clefs. Quant à lui, tu l'enverras demain soir au cabaret de maître François... au cabaret de la "Pierre-qui-vire."

ROMANY.—Et je rentrerai alors, n'est-ce pas, je rentrerai terrible et vengeur dans cette maison d'où l'on m'a chassé !

MACREUSE.— L'orgueilleux Flavignan, tu le verras se rouler à tes pieds... (*Il remonte au fond ;—pendant ce temps, Lucien a reparu pâle, chancelant, les empreintes à la main*).

ROMANY (*s'en empare,—à lui-même*).—Je frissonne ! est-ce de joie ? est-ce d'horreur ?

Le rideau tombe.

ACTE IV.

CINQUIÈME TABLEAU.

LE CABARET DE LA PIERRE-QUI-VIRE.

Une salle enfumée de cabaret.—Porte au fond, portes latérales.

SCÈNE Ire.

POUSSIER, TORPILLE, *et autres* RATS DE SEINE *assis sur le devant, à droite et à gauche. Aux tables du fond, les canotiers de l'Albatros, à leur tête* DEVILLIEU ; MARIOLLE *circule et sert à boire.*

CHŒUR DES CANOTIERS.

Toc, toc, toc, toc, toc au choc de nos verres,
Toc, toc, toc, toc, rivoyeurs, équipiers,
Buvons sans cesse et trinquons en vrais frères,
A la santé de tous les canotiers !

TOUS (*criant*).—Du vin ! du vin !

POUSSIER (*à la table de droite*).—Silence donc ! il n'y en a que pour eux !

MARIOLLE (*au milieu*).—Ces messieurs les canotiers, ça vous fait un tapage à faire tourner la boisson.

TORPILLE (*à la même table*).—Des fils de famille, ça n'a qu'un criquet de canot, et ça crie comme si c'était du haut bord.

TOUS LES CANOTIERS.—Allons ! ohé ! ohé ! du vin !

MARIOLLE.—Messieurs, je vous en prie, vous êtes ici dans un établissement tranquille, tous

gens honnêtes, et vous devriez mettre un peu plus de mesure...

DEVILLIEU.—Dans quoi? dans tes chopines? ça va!

MARIOLLE.—Non, mais dans vos cris de bêtes féroces.

DEVILLIEU. — Adopté! attention! roulement général! stop! et de la mesure: une, deux, trois, quatre!

TOUS LES CANOTIERS.—Du vin!!! (*Les Rats de Seine se bouchent les oreilles d'un air de petites-maîtresses. Poussier sort.*)

SCÈNE II.

LES MÊMES, FRISE-LINOTTE, *puis le* PÈRE LABRÊME.

FRISE-LINOTTE (*entrant du fond*).— Gare de devant, que je passe! et ho! du canot! (*Il chante sur l'air de: " Messieurs les étudiants s'en vont à la barrière."*)

Jacquot s'est acheté
Pour son beau jour de Pâques,
Jacquot s'est acheté
Un pantalon d'été,
D'été.

Et youp! sa femme y a mis des d'sous d'pied,
Et youp! sa femme y a mis des d'sous d'pied,
Des d'sous d'pied.

(*Tous les Rats se lèvent et le contemplent.*)

TORPILLE.—Mazette! est-il frusquiné!

FRISE-LINOTTE.—Plus qu'ça de poussière! excusez! les v'là tous épatés! regardez, examinez, j'prends pas plus cher au jour qu'à la lumière!

TORPILLE (*saluant*).—Est-ce que monsieur est invité chez les ambassadeurs étrangers?

FRISE-LINOTTE.—Mieux que ça, gros chat. On est depuis à ce matin au service de la fameuse équipe du Belzébuth. C'est moi qui suis le mousse, le mousse de la chose... un mousse ficelé... un mousse mousseux... et on fait sa mousse... à vingt sous l'heure, rien que ça, enfin on nage dans l'opulence... (*Il montre le col de sa chemise.*) Et les cols rabattus! (*A part.*) Avec ça que j'ai mon idée, et que j'saurai p'têtre ben quelque chose de la grande manigance! (*Les Rats ont repris leurs places.*)

DEVILLIEU (*appelant*).—Hé! moussaillon.

FRISE-LINOTTE (*allant au fond*).— Voilà, voilà, mon amiral!

POUSSIER (*un moellon sous son bras gauche, entre du fond avec le père LaBrême, lequel est en costume complet de pêcheur à la ligne*).— Voyez-vous, père LaBrême, je vous dis ça parce que vous êtes le véritable Mathieu *Salé* de la pêche à la ligne, et que, comme tel, je vous vénère. Pour lors que je vous dis: père LaBrême, nous ne sommes plus bien solides sur nos pincettes, et j'aime pas à vous voir aller comme ça pêcher au trou des Quat' Saules... Croyez-moi, méfiez-vous du rivage en cet endroit-là.

FRISE-LINOTTE (*à lui-même, montrant Poussier*). —En v'là un qui ne faut pas perdre de vue.

POUSSIER.—Parce que, voyez-vous, père LaBrême... (*Apercevant Frise-linotte qui s'est approché et qui écoute.*) Qu'est-ce que demande monsieur?

FRISE-LINOTTE.—Moi, rien... faut-il que je vous débarrasse de votre pavé?

Poussier.—D'abord, c'est pas un pavé, c'est un moellon ! vous abusez de la candeur de monsieur... (*Il montre le père LaBrême.*) Ainsi, père LaBrême, je ne vous dis que ça... Faites-moi le plaisir de ne pas aller ce soir jeter vos lignes au trou des Quat' Saules.

Frise-linotte (*à part*).— Ce soir ! bon ! c'est là qu'elle doit être, la manigance. (*Il va à la table de Torpille et cause.*)

Torpille.—Hé ! bourgeois !... une chopine de blanc ! (*Mariolle apporte un pot de vin.*)

Poussier (*quittant le père La Brême qui remonte au fond. S'approchant de la table de droite*). —Tiens, vous soupottez, vous autres, vous gibelottez.

Mariolle.—En veux-tu, Poussier? Elle est bonne, ce soir, la gibelotte.

Poussier.—Merci, j'aime pas les chatteries ; mais j'écraserais bien un grain, j'ai le gosier sans connaissance.

Devillieu.—Hé ! mousse, du feu !

Frise-linotte.— Voilà, voilà, mon amiral ! (*En courant, il se heurte au pavé de Poussier.*)

Poussier.—Eh ben ! qu'est-ce qu'il a donc à brutaliser mon moellon ?... Qu'est-ce qu'il t'a fait ?

Mariolle.—Elle est bonne... c'est lui qui se cogne et c'est l'autre qui se plaint... (*Il sort.*)

Frise-linotte. — Laissez-le donc dire ; ces propriétaires, ça a toujours peur qu'on leur mange leur mur... (*En donnant du feu à Devillieu.*) Figurez-vous, mon amiral, que c't'homme là, c'est un vrai castor, qui, d'un terrier qu'il s'était creusé, a fait une cahute, et d'une cahute, monsieur est en train de se faire une maison.

Poussier (*content de lui-même*). — Avec une petite entresol.

Torpille.—L'hôtel de la Grinchette.

Frise-linotte (*revenant à gauche*). — La villa Poussier !

Torpille.—Bien sûr qu'il n'est pas allé chercher l'autorité pour en poser la première pierre...

Frise-linotte.—Il y a gros à parier !

Poussier.—Eh bien ! eh bien ! pourquoi pas, puisque je rends service à la navigation en retirant les pierres qui obstruent le parcours des transports par eau. Je nettoie la rivière. (*Montrant son moellon.*) A preuve que j'ai été pêcher ça au pont d'Ivry. Il y avait là un vieux restant de mur qui moisissait. Eh bien, petit à petit, pierre à pierre, j'ai si bien fait que le vieux mur est chez moi, en train de devenir l'escalier de ma petite propriété. Ce qui te prouve, enfant.. (*Frise-linotte se découvre*) qu'avec de la patience et de l'esprit de conduite, on se fait toujours une position. (*Il va s'asseoir à droite.*)

Devillieu (*se levant*).—Allons, les enfants, en barque pour Saint-Frambourg !

Les Canotiers.—En barque ! en barque !

Frise-linotte (*sur le devant à gauche, à part*). —Ayons l'air de filer avec eux, on ne se méfiera pas de moi, je reviens, et alors... (*François revient du fond et va à la table des Rats de Seine à gauche. A part.*) Bon, v'là le curieux ! (*Il se mêle aux canotiers.*)

Mariolle (*à voix basse*). —Hé ! vous autres, avancez à l'ordre !... (*Ils vont tous à l'autre table, à droite.*)

Devillieu.—Allons, les enfants, une dernière rasade, et en avant le chœur de l'*Albatros !*

5

Les Canotiers.—Le chœur de l'*Albatros!*

CHŒUR :

Les Canotiers.—A bord ! à bord ! et nageons fort !
Appuie à babord,
Lofons à tribord !
V'là les cris (*bis*) favoris,
Des flambarts (*bis*) de Paris !

Les Rats.—Tout dort ! tout dort ! à nous d'autor
La Seine et ses bords,
Et tous ses trésors.
V'là les cris (*bis*) favoris
Des rats d'Sein' (*bis*) de Paris !
V'là les cris favoris } (*Bis.*)
Des pirat's de Paris ! }

(*Les canotiers et Frise-linotte sortent par le fond.*)

SCÈNE III.

MARIOLLE, LES RATS.

Poussier (*à Torpille.*)—Chante leur z'y donc ton couplet.

Torpille.—C'est que j'ai une paille dans la clarinette... Le pharinx !... comme disent les cérugiens... La louette !... Enfin, j'vas vous l'chanter... Ces messieurs auront de l'indulgence !...

Vive la nuit ! la nuit en Seine,
C'est l'heure des bons compagnons !
On vat-on vient z'on se promène,
On pêche aut'chos' que des gougeons !

Les Rats.—Voici la nuit ! quittez vos niches !
Fraudeurs, pirat's et flibustiers.

Torpille.—De trucs malins nous sommes riches !
Nous pratiquons de fins métiers.

Les Rats.—Voici la nuit, quittez vos niches !
Fraudeurs, pirat's et flibustiers.

Une voix (*au dehors*).—Ohé ! sur les péniches
Guia de bons mariniers.

Piou, piou, piou, piou, piou, hou ! hou ! (*Les Rats répondent sur le même ton, puis ils reprennent*) :

Les Rats.—V'là les cris favoris
Des rats d'Sein' de Paris !
V'là les cris favoris
Des pirat's de Paris !

Mariolle.—Chut ! (*Il va à la porte de gauche, écoute un instant, fait un signe aux Rats, puis ouvre la porte.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LUCIEN, ROMANY, *puis* FRISE-LINOTTE.

Mariolle. — Par ici, messieurs, par ici; qu'est-ce qu'il faut vous servir ?

Poussier (*bas à Torpille*).—Attention !

Romany.—Ce que vous voudrez... mais dépêchez-vous ! Où est le maître de ce cabaret ?

Mariolle.—C'est moi, messieurs... (*A part.*) Diable ! diable !

Poussier (*bas à François*).—Ils sont deux !

Mariolle (*bas*).—On ne m'avait pas prévenu... (*Bas à Romany.*) Je sais pourquoi vous venez. Mais les clefs que vous attendez ne seront pas prêtes avant une heure.

Lucien (*à part*).—Une heure ! une heure dans ce bouge !

Romany.—Pourquoi n'est-il pas là, lui ?

Mariolle.—Il ne vient jamais ici, monsieur.

(*A Poussier.*) Va-t'en prévenir l'autre qu'ils sont deux.

POUSSIER (*qui se heurte en sortant à Frise-linotte qui rentre*).—Encore le moucheron ! Pourquoi que tu rentres ?

FRISE-LINOTTE.—Tiens ! pourquoi est-ce que j'ai oublié ma casquette ! (*François a apporté une bouteille et deux verres sur la table à gauche.*)

LUCIEN (*qui s'est assis*).—Romany, je le sens, je n'aurai pas la force d'accomplir cette fatale entreprise.

ROMANY (*debout près de lui*).—Mais nous touchons au but.

LUCIEN.—Le salut à ce prix ! non, c'est trop cher ! cabaretier, donnez-moi tout ce qu'il faut pour écrire. (*François apporte un encrier et du papier.*)

FRISE-LINOTTE (*à part, au milieu, montrant Romany et Lucien*).—Bien sûr, c'est à ces deux-là qu'on en veut !

MARIOLLE (*s'approchant de lui*).—Qu'est-ce que tu dis ?

FRISE-LINOTTE (*surpris*).—Moi, rien. (*Avec embarras.*) J'ai retrouvé mon canot... j'vas rejoindre ma casquette... (*Vivement.*) Bonjour, monsieur Mariolle. (*Il remonte au fond.*)

ROMANY.—Quel est ton projet ?

LUCIEN.—Ecrire à mon père, et après...

ROMANY.—Insensé ! ! !

MARIOLLE (*à Frise-linotte*).—Encore là ?

FRISE-LINOTTE.—Je m'en vas ! Eh ho ! du canot ! (*Il va pour sortir et se trouve nez à nez avec Poussier.*) Bon ! v'là le pavé !

POUSSIER.—Encore c't'insègre !

FRISE-LINOTTE (*en sortant à droite*).—Mais posez donc vot' pavé !

MARIOLLE (*bas à Poussier*).—Eh bien ?

POUSSIER (*même jeu*).—On veut vous parler.

MARIOLLE (*même jeu*).—Chut ! (*Il sort par le fond.*)

ROMANY (*assis en face de Lucien*). — Irai-je jusqu'au bout de ma vengeance ? Pauvre Lucien !

LUCIEN (*se levant et déchirant sa lettre commencée*).—Non, non, c'est impossible, je ne ferai jamais cet aveu !

ROMANY.—Lucien, je comprends tes tortures, elles viennent de passer dans mon cœur.

SCÈNE V.

LES MÊMES, JOYEUSE, MONTBAR, ÉQUIPE DU *Belzébuth*.

JOYEUSE (*dans un porte-voix*).—Ohé ! de la cambuse ! ohé ! ohé ! un punch au kirsch et des verres propres, pour le *Belzébuth*, chaud !

MARIOLLE (*rentrant*).— Voilà, messieurs, à la minute. (*Il sort aussitôt.*)

LUCIEN (*qui les aperçoit*).—Joyeuse, Montbar ! comment vais-je expliquer ma présence dans ce cabaret ?

MONTBAR (*le reconnaissant*).—Oh ! mais, c'est Lucien ! (*Il va à lui. Les canotiers vont s'asseoir à droite, à la première table.*)

JOYEUSE (*allant à lui*).—Tu es donc venu à notre rencontre ? Tu sais que nous allons à Saint-Frambourg, d'abord pour les régattes...

MONTBAR.—Et qu'ensuite, nous sommes du souper des intimes, chez ton père le capitaine Renaud.

Joyeuse.—Oh ! rassure-toi, nous avons embarqué l'habit noir. Parbleu ! tu vas monter avec nous. (*Apercevant Romany.*) Ah ! diable ! tu n'es pas seul.

Romany.—Pardon, mon cher Joyeuse, nous attendons une embarcation qui est en retard, et je crois que nous ne pourrons pas faire route avec vous.

Joyeuse.—Route avec nous ! Mais je ne sache pas que j'aie eu l'honneur de vous en faire la proposition, monsieur.

Romany.—Qu'est-ce à dire !

Montbar (*allant à la table où François vient d'apporter le punch*). — Viens donc, Joyeuse ; voici le punch ; ne perds pas ton temps avec monsieur, que d'ailleurs nous ne connaissons pas.

Romany (*passant au milieu*).—Que signifie? Messieurs, est-ce une insulte ?

Poussier (*qui est assis aux fond avec les Rats de Seine*).—Ksi... ksi ! y vont se crêper les fils de famille.

Joyeuse.—Une insulte ! vous vous trompez, monsieur, je ne pouvais pas supposer que vous fussiez invité chez le capitaine Renaud.

Montbar (*assis*).—Après ce qu'il nous a dit !

Joyeuse (*de même*).—En effet, il paraît qu'il vous connaît beaucoup mieux que nous ne prétendons vous connaître.

Romany.—Insolents ! (*Lucien lui prend le bras.*) Quoi ! cet affront me poursuivra toujours ! Je ne pourrai donc pas me soustraire à cette honte ? Et cela me vient encore des tiens, de ton père... (*Aux jeunes gens.*) Je pense, messieurs, que vous saurez vous montrer aussi hardis avec l'épée qu'avec la parole.

Joyeuse.—Plaît-il, monsieur !

Montbar.—C'est une rencontre ?

Joyeuse.— Impossible, monsieur. Nous ne sommes plus destinés à fréquenter les mêmes lieux, comment voulez-vous que nous puissions désormais nous rencontrer quelque part ?

Romany.—Misérables !... Oh ! cette honte !... cette honte sur moi !...

Lucien (*qui vient d'écrire sur une carte. Bas*). —Prends, Romany. (*Haut.*) Vous vous trompez, messieurs, vous le rencontrerez ce soir chez le capitaine Renaud, mon père ; comme vous, il a sa carte d'invitation.

Joyeuse (*se levant*). — Ah ! c'est différent, monsieur.

Lucien (*s'avançant*). — Il y a une espèce de malentendu entre mon père et M. de Romany ; mais, Dieu merci, une simple explication suffira... Croyez-moi, messieurs, je vous en donne ma parole.

Joyeuse. — C'est bien, et puisqu'il en est ainsi... monsieur de Romany, moi, et ces messieurs... nous sommes tout à vos ordres. (*Tous saluent Lucien et Romany.*)

Romany. - Oh ! merci, Lucien, merci. (*A part.*) Quoi ! c'est lui qui me protège, qui me défend... et moi, j'allais... Oh ! mais dévouement pour dévouement... (*A Lucien.*) Et puisqu'il faut pour te sauver, sauver aussi Flavignan, eh bien, nous le sauverons ensemble. Je te le jure... (*A lui-même.*) Et je le jure à Dieu !... Viens !... Au revoir, messieurs. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, *moins* LUCIEN *et* ROMANY.

POUSSIER (*courant vers la consommation à laquelle Lucien et Romany n'ont pas touché*). —A nous, les autres ; c'est payé ! je retiens le bain de pied, les médecins me le recommandent... à cause de mon influxion de voix.

FRISE-LINOTTE (*accourant avec un verre*).—Eh bien ! et moi donc ?

POUSSIER. — Hein ? les moucherons ça ne touche pas à la liqueur, ça les naye.

FRISE-LINOTTE (*à part*).—Va donc... Eh ! vieux renard !... il y a quelqu'un qui ne te perd pas de vue. (*Otant sa veste.*) Tâche que je vais m'éloigner.

JOYEUSE (*qui est allé au fond allumer son cigare*).—Oh ! mais qu'est-ce que ça veut dire ? Montbar ! toute l'équipe de l'*Albatros* qui revient.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, DEVILLIEU *ramenant* LUCIEN, L'ÉQUIPAGE DE L'*Albatros*, *puis* L'ÉQUIPAGE DE L'*Atalante*.

DEVILLIEU.—Non, non, non, je ne te lâche plus. Ah ! mon gaillard, tu te caches par ici, pendant qu'on nous fait là-bas la plus atroce plaisanterie. Tiens ! le *Belzébuth !* (*Ils échangent des poignées de main.*)

LUCIEN.—Que veux-tu dire, Devillieu, que s'est-il donc passé ?

DEVILLIEU (*prenant le milieu de la scène*).—

Que s'est-il passé ? Je suis bien aise que le *Belzébuth* soit là... je vais te faire juger par tes pairs. Depuis huit jours, la commune de monsieur fait tambouriner sur toute la Seine, qu'il y aura ce soir courses nautiques, régattes aux flambeaux, feu d'artifice, enfin une fête vénitienne à Saint-Frambourg. De la part de ce hameau, c'était prétentieux. N'importe ; nous, naïfs, nous parons les avirons, nous hissons le foc et la misaine, nous mettons le cap sur cet endroit, que je ne peux plus qualifier. On va jusqu'à prévenir l'équipage de l'*Atalante*, le canot de l'Académie royale de musique ! (*Regardant autour de lui.*) Eh bien ! où est-il donc ? Comment ! il n'est pas là ? (*Il va à la porte du fond ; s'adressant au dehors.*) Entrez donc, l'*Atalante !* (*Entre l'équipage de l'Atalante, capitaine en tête, richement costumé.*)

TOUS LES CANOTIERS.—Vive l'*Atalante !*

DEVILLIEU (*imposant silence*).—Stop ! je reprends mon récit : Ils arrivent, nous arrivons... pas plus de fête de nuit que de frégate à trois ponts. Les courses étaient décommandées ; le capitaine Renaud, le père de monsieur, le maire de la commune, venait subitement de partir pour Paris avec M. de Flavignan, et les régattes étaient tombées dans l'eau !

LUCIEN (*à part*).—Mon père à Paris ! avec M. de Flavignan ! Oh ! j'ai peur de deviner !... et j'hésitais... et je reculais !... Non, non, plus de scrupules ! agissons. Messieurs, permettez-moi de vous quitter, je...

DEVILLIEU.—Du tout, du tout.

JOYEUSE.—Tu représentes ici ta commune.

DEVILLIEU.—Et elle s'est conduite plus que légèrement à l'égard de l'*Albatros*...

JOYEUSE.—Du *Belzébuth !...*

MONTBAR.—Du *Scamandre !...*

DEVILLIEU.—Et de l'*Atalante* que je vous présente en la personne de son capitaine.

JOYEUSE.—Tu vas payer les frais de guerre.

TOUS.—Oui, oui, condamné à l'unanimité !

DEVILLIEU.—A offrir ici, aux équipages en déroute, une nuit de punch, et des régattes immenses sur un océan de vin chaud.

TOUS (*avec un seul cri*).—Chaud ! ohé ! ohé ! (*Grand mouvement des équipes qui se mêlent.*)

TORPILLE.—Ah ça ! font-ils un bruit ! on ne sait plus ce qu'on boit !

POUSSIER.—Ils troublent les consommateurs !

TORPILLE.—Nous ne reviendrons plus dans la maison.

LUCIEN.—Messieurs !...

JOYEUSE (*dans son porte-voix*).—Gardez les portes !

TOUS.—Gardez les portes ! (*Deux canotiers se mettent en faction à la porte du fond. Grand mouvement de peur parmi les Rats.*)

POUSSIER (*mettant la main sur son cœur*).—Ah ! que c'est bête de faire des peurs comme ça !

LUCIEN (*à part*).—Oh ! sortir ! sortir d'ici ! (*Apercevant Romany qui est entré.*) Romany, on a l'éveil... il n'y a pas une minute à perdre... il faut que cette nuit, l'honneur de monsieur de Flavignan soit sauvé !

JOYEUSE (*monté sur la table, à droite, dans son porte-voix*).—Tout le monde sur le pont ! Attention, les enfants, on va exécuter le grand chabannais du *Belzébuth !*

TOUS.—Oui, oui, le grand chabannais !

MARIOLLE (*accourant*).—Permettez, permettez, c'est trop petit !

DEVILLIEU (*posément*).— Le patron désire de la place. (*Criant.*) Enlevez les meubles !

MARIOLLE.—Mais ils vont tout briser dans la maison.

POUSSIER (*criant.*)—Je retiens la casse !

MARIOLLE.—Je vous prie de respecter mon mobilier ! (*Pendant ces derniers mots, les canotiers débarrassent tout ce qui se trouve dans le cabaret.*)

ROMANY (*à Mariolle*).—Laissez-les faire ; avant une minute, le tapage permettra à Lucien de s'enfuir sans être aperçu.

MARIOLLE.—Mais ils me mettent au pillage !

ROMANY (*lui donnant une bourse*).—Tiens ! ça me regarde ! (*Devillieu et quelques canotiers sont sortis à droite et rentrenten agitant des ustensiles de cuisine.*)

DEVILLIEU (*remettant deux couvercles de casserole à Joyeuse*).—Place ! place ! voici l'orchestre ! stop ! (*Il chante.*)

POT-POURRI.

La vie est une rivière
Qu'on descend en louvoyant !

TOUS.—La vie est une rivière
Qu'on descend en louvoyant !

DEVILLIEU.—Descendons-la vent arrière !
TOUS.—Et lofons tout près du vent !

DEVILLIEU.—Chacun vogue à sa manière,
La nôtre est d'aller chantant !

Tous.—Amis, c'est convenu,
Tout s'efface
Et tout fait place
Au gai turlututu
Du canot le Belzébuth !

(*Ils accompagnent chaque ritournelle avec les ustensiles. Pendant le premier couplet, Lucien et Romany, conduits par Mariolle, disparaissent par le fond.*)

Devillieu (*même air*).—La Seine est une maîtresse
Qui promène ses amants !

Tous.—La Seine est une maîtresse
Qui promène ses amants !

Devillieu.—Mais bien souvent la drôlesse
Tous.—Les engloutit dans ses flancs !

Devillieu.—Moquons-nous de la traîtresse,
Et chantons le doux printemps.

Tous.—Amis, c'est convenu, etc.

Devillieu.—Stop ! troisième couplet ! (*Sur un autre air :*)

Un crocodile, en partant pour la guerre,
Disait adieu à ses petits enfants.

Tous.—Adieu !
Un crocodile, en partant pour la guerre,
Disait adieu à ses petits enfants.
Adieu !

Devillieu.—Stop ! quatrième couplet ! (*Voyant entrer Mariolle qui accourt les prier de ne pas crier si fort.*) Et doucement les cuivres !

Tous. (*sur un autre air : bas*).—

Tant qu'on verra courir les flots
Sous les ponts de la Seine ;
Tant qu'on verra courir les flots
On verra des canots !

(*Fort.*) On verra ! (*bas*) on verra des canots sur la Seine ;
(*Fort.*) On verra ! (*bas*) on verra des canots sur les flots !

(*Sur un autre air : ils tournent en rond.*)

Arrosons-nous le cou de la dalle,
Arrosons-nous la dalle du cou ! } (*Bis.*)

Le cou de la dalle !
La dalle du cou ! } (*Bis.*)

DEVILLIEU (*criant*).—Grand galop !

(*Pendant ce couplet, Devillieu est au milieu du rond et fait danser Mariolle malgré lui ; puis il sort, suivi de tous les autres qui chantent en galopant.*)

Tant qu'on verra courir les flots, etc.

MONTBAR (*seul, avec Mariolle*). — Charmant ! charmant !

MARIOLLE.—Comment, charmant ! Mais je suis ruiné, dévalisé !

MONTBAR (*lui jetant une bourse*).—Tiens, coquin, paye-toi. (*Il sort. Les Rats paraissent à gauche et veulent sauter sur la bourse.*)

TORPILLE (*se baissant*).—Part à deux !

POUSSIER (*même jeu*).—Je retiens la monnaie !

MARIOLLE (*les retenant*).—A bas les pattes ! Quand vous l'aurez gagnée.

TOUS.—Où ça ?

MARIOLLE (*bas*).—A l'estacade !

TOUS (*bas*).—A l'estacade !

(*Ils sortent doucement par la droite. Frise-linotte qui a paru à gauche, les suit à pas de loup.*)

Le théâtre change.

SIXIÈME TABLEAU.

L'ESTACADE.

A droite, au 3e plan, le vieux moulin de Macreuse, élevé sur de hauts pilotis qui plongent dans l'eau. Un pont rustique et à moitié croulant relie l'étage élevé du moulin avec des constructious confuses et difformes qui occupent la gauche. Pour descendre de ce pont sur la Seine il faut traverser ces masures et disparaître un instant aux yeux du spectateur. — A gauche, sous le pont, commence l'estacade qui tourne obliquement et va se perdre au loin du même côté.—L'estacade, le moulin, ainsi que les hauts piliers qui soutiennent le pont, sont baignés par le fleuve sur lequel joue la lune en reflets pittoresques, dont les nappes de lumière inondent le paysage du fond.—A droite, au premier plan, une des portes donnant sur le cabaret de Mariolle. — A l'apparition du décor, le canot le *Belzébuth*, richement pavoisé et monté par les canotiers, les uns maniant les avirons, les autres portant des torches allumées, passe audelà du pont et descend le fleuve de gauche à droite. — Les canotiers chantent les dernières mesures de leur refrain. Macreuse, pendant ce temps, sort de son moulin, ferme la porte, traverse le pont et disparaît à gauche.

SCÈNE 1ère.

FILOCHE, *seul, debout, les yeux machinalement fixés sur la rivière. Un rayon de lune l'éclaire.*

FILOCHE.—Il m'a dit : je m'appelle Lucien... Je l'aime donc, ce Lucien? Depuis que je l'ai vu, du fond de mon cerveau jaillissent de pâles éclairs. J'entends comme des voix lointaines qui murmurent des noms que je ne puis saisir. Quels noms? Je me penche, j'écoute. Il me semble que je vais les voir paraître en traits de

feu, dans l'air, dans la nuit... mes lèvres s'agitent comme si j'allais les articuler... et revivre ! Non ! ce sont les visions de la mort, les fantômes du cercueil, voilà tout. En vérité, il y a des instants où je crois que je deviens fou !... Ah ! je voudrais bien revoir celui qui m'a dit : je m'appelle Lucien !... (*Il s'éloigne lentement par l'estacade, et disparaît à gauche, sous le pont.*)

SCÈNE II.

MARIOLLE, POUSSIER, *qui arrive lentement par la droite, le long d'une palissade qui règne le long du moulin.*

MARIOLLE (*regardant Filoche s'éloigner*). — Voilà encore le Filoche parti. Faudrait pourtant pas le laisser rôder comme ça la nuit. (*Apercevant Poussier.*) Voyons, ne perdons pas de temps... Ton bateau est là... aux Quat' Saules... et quand l'autre tombera dans l'eau, v'lan !... tu seras là pour l'aider...

POUSSIER.—A en sortir...

MARIOLLE.—Ce n'est pas l'heure de plaisanter... Tu es le meilleur plongeur de la Seine...

POUSSIER.—Oh ! le meilleur ! A force d'aller à l'eau on se rouille... Et puis, je me suis enrhumé ce soir.

MARIOLLE.—Tu n'as donc plus d'ambition, Poussier ?

POUSSIER.—De l'ambition ? Oh ! oui, je voudrais achever ma petite entresol, et y mettre du papier à huit sous le rouleau.

MARIOLLE.—Eh bien ?

POUSSIER (*hésitant*)—Si c'était un sauvetage, ça irait tout seul... mais c'est le contraire.

Mariolle.—Comment, le contraire !.. Bêta !.. Figure-toi que c'est un jeune homme de famille qui a eu de grands chagrins et qui est en dessous de ses affaires.

Poussier.—Oh ! c'est si chanceux, les affaires.. (*D'un air de profond regret.*) Pourquoi qui s'y est mis ?...

Mariolle.—Voilà ! pourquoi qui s'y est mis ? Mais enfin, il s'y est mis... et que de trop.

Poussier.—Ah ! je comprends !... Il voudrait p't'être se...

Mariolle.—Oui, il voudrait déposer le bilan de son existence.

Poussier.—Pauvre jeune homme !

Mariolle.—Oui, mais quand on est jeune, on manque souvent de courage ; et une supposition que tu serais là... pour l'aider... à avoir un peu de ça... Par le fait, tu le sauves du déshonneur...

Poussier (*avec sentiment*).—C'est affreux, le déshonneur....

Mariolle.—Parbleu ! et puisque tu le sauves d'un mauvais pas, tu vois donc bien que c'est un sauvetage.

Poussier (*à part*).—Tiens, tiens, il a de la jugeotte !

Mariolle.—Et dès demain, tu auras de quoi te construire une maison tout entière.

Poussier.—Une maison ?

Mariolle.—Une vraie maison.

Poussier.—Une vraie de vraie ?... avec plusieurs étages ?...

Mariolle.—Oui.

Poussier.—J'aurai des locataires ?...

Mariolle.—Oui.

Poussier.—Séducteur ! vous faites de moi ce que vous voulez.

Mariolle (*à part*).—Allons donc, je le tiens !... (*Haut.*) Je vais chercher les deux messieurs. (*Il entre dans le cabaret.*)

SCÈNE III.

POUSSIER, *puis* FRISE-LINOTTE.

Poussier (*seul*).—Ah ! si je l'ai, cette maison, je réponds bien qu'on ne viendra pas m'en enlever les gouttières. J'y ferai mettre un petit toit à l'italienne... ça joue la terrasse, c'est plus propre, c'est plus comme il faut.

Frise-linotte (*entrant*).—On fait donc des cachettes à Nini !

Poussier.—Tiens ! encore le moucheron.

Frise-linotte.—Moucheron ! t'as pas tort ! Le moucheron, c'est une fine mouche. Ça va, ça vient, ça voltige de droite et de gauche, et à force de voltiger, ça finit par savoir bien des petites choses.

Poussier.—Les insègres trop précoces, c'est éphémère ! ça vit l'espace d'un matin.

Frise-linotte.—Aussi ça se dépêche d'apprendre, et pas plus tôt que ça sait, pas plus tôt que ça chante.

Poussier.—Eh bien, chante-le donc, ton couplet, qu'on connaisse un peu ton ramage.

Frise-linotte (*le forçant à se retourner et lui montrant une fenêtre éclairée dans le moulin*).—Vous qui êtes d'affût, par ici, dites-moi donc pourquoi que la forge du p'tit atelier d'en haut s'en donne à être tant allumée que ça ?

Poussier.—Hein ?

Frise-linotte.—Dites-moi donc pourquoi que le beau Lindor n'est pas venu, ce soir, à la gibelotte d'à côté ?

Poussier.—Tu dis ?

Frise-linotte.—J'entends là-haut forger, limailler, souffler ; on est donc en train de fabriquer des fausses clefs, cette nuit... monseigneur ?

Poussier.—Veux-tu bien te taire, petit serpent ! (*Il remonte au fond.*)

Frise-linotte. (*à part, allant à droite.*)—Ah ! monsieur de la Cravate ne daigne pas me mettre dans les grands tra, la, la ! soit ! on s'y mettra soi-même.

Poussier (*redescendant, et avec menace*).—Eh bien, eh bien, après tout... quoi ? où veux-tu en venir ?

Frise-linotte.—Pas de gestes, Alfred... et chacun son idée... j'ai la mienne.

Poussier (*s'approchant de lui*).—Ton idée ! combien que tu en veux ?

Frise-linotte.—Je ne la vends pas, j'suis pas un vendu, moi !

Poussier.—Hein ?

Frise-linotte.—Eh oui ! c'est donc ben propre, ce que tu vas manigancer c'te nuit... faudra que t'aies un rude sommeil pour dormir après ça.

Poussier.—Moi ? je ne rêve jamais !

Frise-linotte.—Tu mens !

Poussier.—Mais non !

Frise-linotte.—Mais oui !

Poussier.—Non !

Frise-linotte.—Oui ! (*Ils se regardent.*)

Poussier (*embarrassé*).—Mais... j'ai des engagements...

Frise-linotte.—Laisse-moi donc tranquille... (*Lui frappant sur le front.*) Si je te prouve que là-dedans tu n'es qu'une vieille bête.

Poussier.—Moi, je suis t'une vieille bête !

Frise-linotte.—Eh ! oui ! quand tu auras mis chez toi du papier à huit sous le rouleau... à cent sous... à cent francs, est-ce que tu crois que t'en auras là-dedans ? (*Il lui montre le cœur.*) Le v'là le vrai chez soi ; moi, j'en ai pas d'autre, et je veux pas que ça soye sale ; et chez toi, veux-tu que ça soye sale, chez toi ? Veux-tu, dis ? Veux-tu, dis ?

Poussier.—Eh ! ben ! eh ben ! (*A part.*) Il a encore plus de jugeotte que l'autre. Et puis, j'aime tant ma tranquillité.

Frise-linotte.—Chut ! on vient !

Poussier.—C'est les jeunes gens ! (*Il remonte au fond.*)

Frise-linotte.—Oh ! je ne te quitte pas. Nous avons encore à jaser.

Poussier.—Mais si monsieur la Cravate nous voyait ?

Frise linotte (*l entraînant*).—Aie pas peur !... j'ai toujours mon petit intérêt à ce qu'on ne me voie pas.

Poussier.—Il fait de moi ce qu'il veut ! (*Ils sortent par la droite.*)

SCÈNE IV.

MARIOLLE, LUCIEN, ROMANY, MACREUSE *paraissant à gauche.*

Lucien (*très-agité*).—Voyons ! l'heure passe, finissons-en !

Romany.—Où est-il, lui ?

MARIOLLE.—Mais...

ROMANY.—Il faut que je le voie.

MACREUSE.—Me voici !

ROMANY.—Ah ! (*A Lucien qui fait un mouvement.*) Lucien, cet homme a quelques renseignements à me donner. Je suis à toi dans une minute.

MARIOLLE (*à Lucien*).—Si monsieur veut monter, je vais le conduire.

MACREUSE (*avec empressement, et remettant une clef à Mariolle*).—Oui, c'est cela !

LUCIEN (*à Mariolle*).—Montez, je vous suis. (*Ils montent à gauche.*)

MACREUSE (*aussitôt qu'ils sont disparus*).—Toi ici ! et pourquoi ?

ROMANY.—Parce que j'ai à vous parler.

MACREUSE.—C'était inutile ! Tout va bien, tout va parfaitement bien, j'ai eu soin d'éloigner Bouvard, lui et ses gens... son hôtel sera désert toute la soirée.,.. avant deux heures la quittance sera dans nos mains.

ROMANY.—Et qu'en ferez-vous de cette quittance? Est-ce que Lucien ne peut pas d'un mot justifier Flavignan ?

MACREUSE.—Lucien ne parlera pas. (*A part.*) Je me suis arrangé pour qu'il se taise. Sois tranquille... la revanche que je t'ai promise, tu l'auras ; mais encore une fois, pourquoi venir me surprendre ici.... où je ne t'attendais pas. Allons, tu m'as vu !... adieu !... séparons-nous ! va-t'en !

ROMANY.—Je vous le répète encore, j'ai à vous parler.

MACREUSE (*à part*).—Quel est le génie fatal qui l'a poussé ici ?

ROMANY (*à Lucien qui en ce moment traverse le*

pont).—Je suis à toi, je suis à toi dans un instant. (*Lucien entre dans le moulin, suivi de Mariolle.*) Une revanche, dites-vous ? Et que deviendra Lucien ? Le désespoir de son second père... mais ce sera sa mort, à lui !

MACREUSE (*étonné*).—Hein ?

ROMANY.—Oh ! j'ai réfléchi, voyez-vous. Certes ! vous avez pu, vous, qui êtes venu à l'improviste jeter dans ma vie la haine et la colère... et qui avez pour cela saisi l'instant où, frémissant de honte, je pliais sous l'affront, vous avez pu, par des accusations vraies ou fausses, me faire concevoir de monstrueuses pensées et m'associer à vos projets ; mais c'en est trop... je recule... j'oublie... Triompher à ce prix, ce serait infâme !... Parlez-moi de miséricorde et d'oubli, ne me parlez plus de vengeance.

MACREUSE (*avec un mouvement de dépit*).—Oh ! à votre aise, monsieur de Romany. Vous repoussez la vengeance, c'est bien, laissez à Lucien sa dernière chance de salut.

ROMANY.—A la bonne heure, et je vais... (*Il remonte vers le fond, à gauche.*)

MACREUSE.—Où allez-vous ?

ROMANY.—Près de Lucien !

MACREUSE.—Que celui qui a commis la faute la répare seul ; ne vous faites pas plus longtemps son complice.

ROMANY.—J'ai juré à Dieu de ne pas le quitter.

MACREUSE.—Romany, ce n'est pas ici votre place... croyez-moi, retirez-vous, vous dis-je !

ROMANY.—Je ne m'en irai qu'avec Lucien, je ne m'en irai que lorsque je lui aurai vu dans les mains, ces clefs, le seul moyen qui lui reste de recouvrer son honneur.

MACREUSE (*avec un subit éclat*).—Oh ! ce moyen-là, j'en dispose... et je puis le refuser.

ROMANY.—Et moi, si je vous perds !

MACREUSE.—Vous, mon fils adoptif, vous me perdriez ?

ROMANY.—Aussi vrai que j'existe. (*Il remonte au fond et s'arrête devant une porte fermée.*)

MACREUSE (*à lui-même*).—Est-ce la vengeance du ciel qui commence ?

ROMANY (*revenant près de Macreuse*).—Vous allez m'ouvrir cette porte.

MACREUSE (*éclatant*).—Romany, vous ne monterez pas ! Je suis le maître ici ! La vengeance qui vous échappe, je m'en empare, moi, et tandis que vous reculez devant votre haine, la mienne, longtemps couvée, se démasque et se lève, terrible comme la foudre... mais implacable comme le destin !

ROMANY (*avec force*).—Misérable ! tu me trahissais donc !

MACREUSE.—Encore une fois, retirez-vous !

ROMANY (*appelant*).—Lucien ! Lucien ! mais entends-moi, Lucien !

MACREUSE.—Ah ! c'est ainsi ! A moi tout le monde !

LUCIEN (*paraissant sur le pont*).—Est-ce toi qui m'appelles, Romany ?

ROMANY.—Il faut fuir !

MACREUSE.—Il faut te taire ! (*Aux Rats qui sont accourus de tous côtés.*) Assurez-vous de lui ! (*Ils le saisissent.*)

LUCIEN.—Ah ! courage, Romany, je suis à toi !

MACREUSE (*à Torpille, qui vient de paraître sur le pont et qui barre le passage à Lucien. Mariolle

est près de l'entrée du bouge).—Qu'on en finisse donc, là-haut !

ROMANY (*se débattant*).—Au secours ! Lucien va mourir !

FILOCHE (*accourant du fond de l'estacade*.—Lucien ! Lucien va mourir ! (*Torpille a saisi Lucien et le jette par dessus le pont dans le fleuve.*) Ah ! ! ! c'est lui ! là ! dans l'eau ! dans l'eau !

MACREUSE (*avec rage*).—Oh ! ce fou !

FILOCHE (*se retournant vers lui*).—Ah ! tu étais là, toi ! (*Aux bandits*). Lâches qui assassinez, ne retenez pas la main qui sauve ! (*Ils font un pas en arrière, Romany s'échappe, court à l'estacade et se précipite dans l'eau. Au même instant, Poussier paraît au fond, à droite, dans son bachot et suit le fil de l'eau à la recherche de Lucien.*)

MACREUSE (*à ses hommes*).—C'est un fou !

FILOCHE (*à Macreuse*).—Assassin ! (*Ils font tous un mouvement vers Filoche qui les arrête du geste.*)

FRISE-LINOTTE (*descendant le long de l'un des pilotis du moulin*).—A moi les fausses clefs ! J'ai déniché les rossignols ! (*Il a les clefs dans la main.*)

Le théâtre change.

SEPTIÈME TABLEAU.

LA VILLA-POUSSIER.

Une berge étroite. Les dernières clartés de la lune percent avec peine des nuées d'orage d'où s'échappent de temps à autre des éclairs muets. La rivière, semée d'ilots en cet endroit, dort sous les ombrages touffus des saules

et des coudraies; de vieux troncs chauves et blanchis marquent les sinuosités de la rive qui court parallèlement à la scène.—A gauche, au fond, un retour de l'eau forme une anse étroite abritée de roseaux.—A droite, au premier plan, s'élève la maison de Poussier, construction fantastique, d'une architecture sans nom, à demi couverte, à demi close, mais ornée, à la face, d'un pied de capucines planté dans une terrine ébréchée, et dont les astragales grimpent coquettement le long des ais difformes et l'échafaudage du toit.—Au lever du rideau, Poussier sort de sa villa.

SCÈNE 1ÈRE.

POUSSIER, *puis* FILOCHE.

POUSSIER (*sortant de chez lui; il grelotte*).—Non, mais... faites donc des sauvetages, des vrais, là, pour de bon!... Voilà bien ma chance! à tout coup le plongeon. Voyons, remémorons-nous l'aventure... Je vois le petit jeune homme qui tire sa coupe de longueur... je file sur lui avec la chaloupe, histoire de lui dire: aie pas peur, nage toujours... il y a des amis... Tout à coup, je ne sais comment, on me chavire, je pique une tête, je me sens pincé par la peau du cou... et v'li, v'lan, une pâtée atroce, une trépignée qui me tombe on ne sait d'où, et de je ne sais qui... c'est-à-dire, je le saurai p't'être ben... car pendant qu'on me battait pique et que je répondais atout, j'ai arraché c't'objet à mon partner. (*Il tire le médaillon que Macreuse a donné à Romany.*) Voyons un peu ce que c'est. (*Il va à la lampe.*) Tiens, c'est un portrait, je crois! (*Le jour vient peu à peu.*)

FILOCHE (*au dehors*).—Lucien! Lucien!

POUSSIER (*se retournant*).—Hein? qui appelle?

FILOCHE (*entrant par la gauche*). —Lucien ! !

POUSSIER.—C'est Filoche ! Il se s'ra ensauvé. Il n'en fait jamais d'autre.

FILOCHE (*les yeux tournés vers la berge*).— Je ne le vois pas !

POUSSIER (*allant à lui*).—Qu'est-ce que vous cherchez donc comme ça, père Filoche ? La lune est couchée... on ne peut plus vous la donner ; ça sera pour demain.

FILOCHE (*à lui-même*).—Qu'en ont-ils fait ? qu'en ont-ils fait ?

POUSSIER.—Ce qu'ils ont fait de la lune ? Ils l'ont envoyée se coucher, que je vous dis... C'est pour taquiner la compagnie du gaz.

FILOCHE.—Gouffre sombre ! Emportes-tu mon Lucien ?

POUSSIER.—Qu'est-ce qu'il dit donc ? (*Il entre dans son réduit et en ressort en robe de chambre, un morceau de pain à la main, qu'il mange en écoutant Filoche*). Ben oui, j'aime mieux me voir dans ma robe de chambre que là-dessous. (*Il montre la Seine.*)

FILOCHE (*redescendant un peu*).—Pourquoi cette pensée qu'il est mort me fait-elle donc souffrir ? Je suis bien mort, moi. (*Coup de tonnerre sourd au lointain.*)

POUSSIER.—Quand il y a du grabuge là-haut, ça les met en mouvement... Père Filoche, v'là que ça va mouiller.... voulez-vous que je vous fasse les honneurs de ma petite cambuse ?

FILOCHE (*allant à lui*).—Où est Lucien ?

POUSSIER.—Entrez donc ! c'est gentil, chez moi... Voyez-vous, ma chambre à coucher est au-dessus, à l'entresol. J'ai déserté le rez-de-chaussée, depuis une nuit que la rivière a eu

l'idée de quitter son lit pour venir prendre le mien. Ça me donnait de l'humidité... des douleurs rhumastismables par tout le corps.

Filoche.—Etais-tu des assassins, toi ?

Poussier (*vivement*). —Chut ! voulez-vous bien ne pas dire de ces vilains mots-là !

Filoche.—Tu en étais, te dis-je !

Poussier (*se fâchant*).—Hein ? (*Changeant de ton.*) Que je suis bête !... Les toqués, faut toujours les prendre par la douceur. Ecoutez, soyez sage, attendez ici un peu que l'orage soit passé, et je vous reconduirai moi-même bien gentiment.

Filoche.—Non, je veux aller chercher Lucien !

Poussier.—C'est ça, nous allons le chercher... bientôt... non, non, tout de suite... (*A part.*) Un jour de la semaine prochaine... oh ! une idée ! faisons lui prendre patience ! (*L'attirant à lui en lui montrant le médaillon.*) Tenez, v'là une bébelle, avec une image et du doré tout autour... C'est joli, ça. (*Il lui passe le médaillon autour du cou.*) Seulement faut pas le perdre... ça a une valeur, ça... c'est un objet de prix. (*Il le fait asseoir près de la table.*) Tenez, asseyez-vous là, près de la lampe, pendant que le petit Poussier va voir s'il n'y a pas quelque camarade dans les environs ! là, faut pas faire du chagrin au petit Poussier ! (*Sortant.*) Voyons un peu ce qui se passe. (*Poussant le cri habituel des gens de la rivière.*) Piou, piou, piou, piou, piou ! (*Il écoute. —Moment de silence.*) Personne ne répond, ils sont donc tous morts ?... (*Il est près de la berge, à gauche, lorsque tout à coup brille un éclair ; il aperçoit Romany.*) Ah ! qu'est-ce que j'ai vu là ? un homme ? c'est un homme ! c'est-il le petit,

ou c'est-il l'autre ? (*Il écarte une touffe de roseaux.*) Hé ! l'ami ! l'ami ! Il n'est pas trop bavard ! Je crois qu'il n'y a plus qu'à aller le confier à l'autorité ?

Filoche (*dans la maison*).—Un portrait !...

Frise-linotte (*au loin*).—Piou, piou, piou, piou, piou !

Poussier (*qui a prêté l'oreille*).—C'est Frise-linotte ! j'vas l'envoyer faire la déclaration à la *mairerie*, parce que là, il y a des *si*... des *mais*... des *car*... des *pourquoi*, il faut dire ses petits noms, et j'aime pas ça, moi. Oui, mais après tout, il y a une prime, et puisqu'il y a une prime... (*D'un ton décidé.*) J'vas retrouver le moucheron. (*Il sort par la droite.*)

Romany (*reprend connaissance et cherche à se soulever.*) — Oh ! de l'air ! de l'air ! (*Il finit par se traîner sur un petit tertre, où il tombe assis.*)

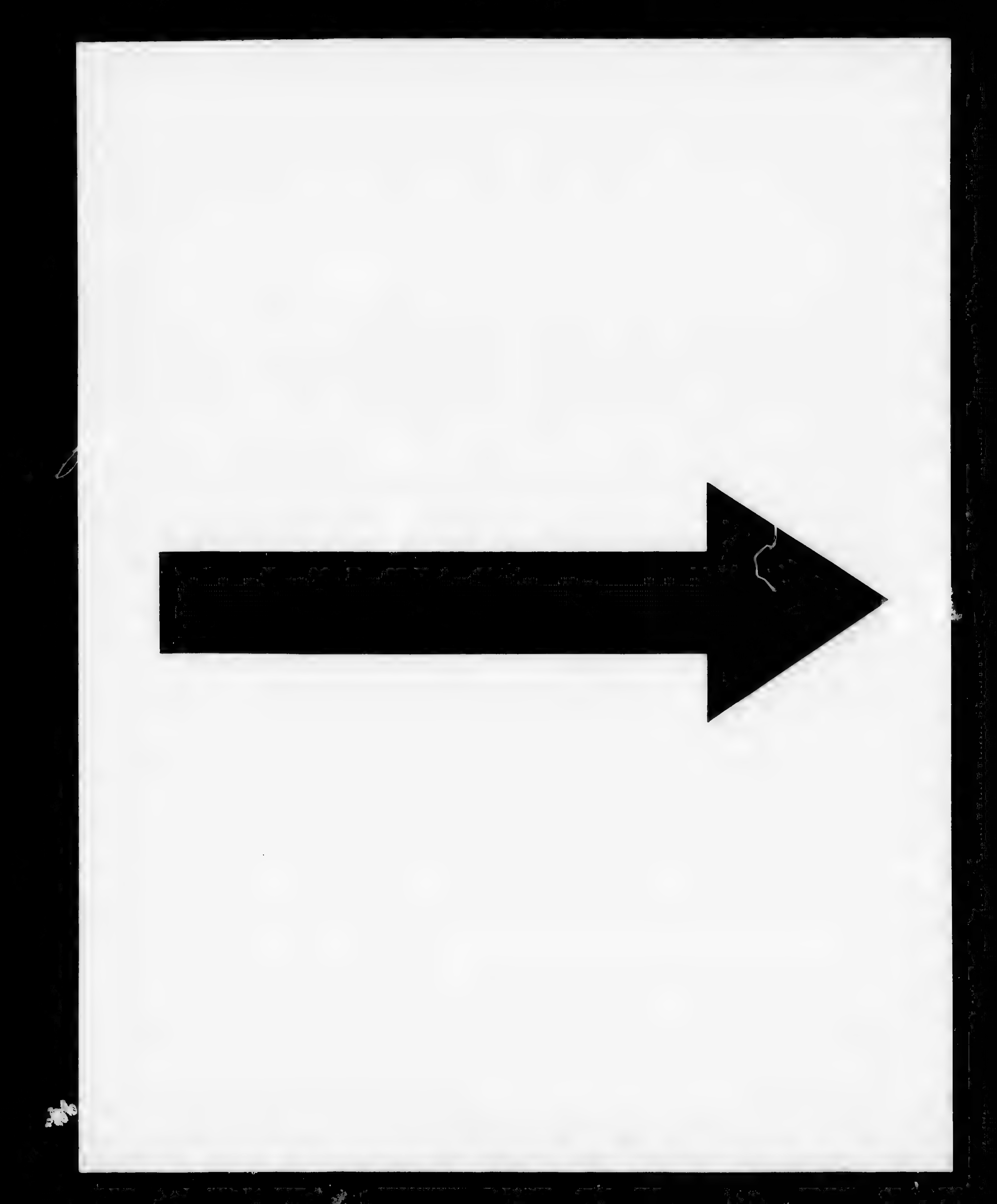
SCÈNE II.

ROMANY, FILOCHE.

Filoche (*ouvrant la lettre que contient le médaillon*).—Une lettre ! Flavignan ! (*Il lit.*) " Mon cher Henri, nous sommes perdus. L'empereur a appris ton débarquement sur le territoire français." (*Il retourne la lettre.*) Flavignan ! (*Il la retourne.*) Mon cher Henri !...

Romany (*avec un cri de douleur mêlé de joie*).—Ah ! je respire !

Filoche.—Henri !... Flavignan !... Oh ! ces noms, ces noms tant cherchés ! les voilà ! je les lis, je les prononce ! mon Dieu ! cette lettre, ce portrait ! (*Il se lève éperdu et sort de la cabane.*)



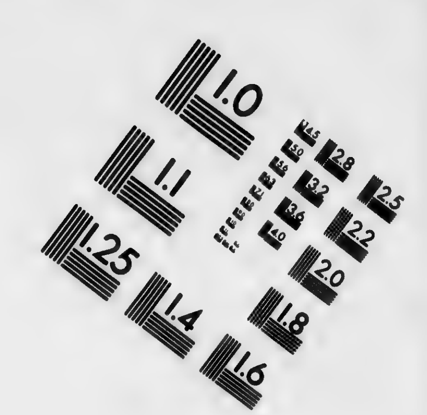
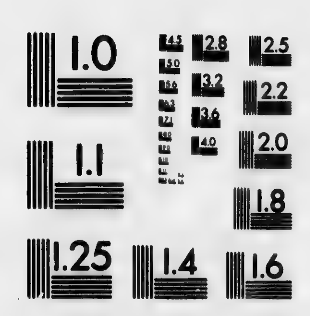


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"


2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
4.0
2.0
1.8
1.6
1.1
1.0

Où êtes-vous, vous qui m'avez donné cela ! Où êtes-vous ?

Romany.—Oh ! soutenez-moi ! soutenez-moi !

Filoche (*qui l'aperçoit à la clarté d'un éclair*). —Ah ! ce n'est pas Lucien... (*Se penchant vers lui.*) Ah ! je le reconnais !... je l'ai vu... là-bas... Etait-il avec lui, ou contre lui ? je ne me souviens plus.

Romany.—En abordant cette rive, les forces m'ont abandonné, je suis tombé, je me suis évanoui. Ah ! je respire ! (*Regardant Filoche qui est penché sur lui.*) Vous ! c'est vous ! ai-je rêvé ? N'est-ce pas vous que j'ai vu... lorsque Lucien allait mourir ?

Filoche.—Je t'ai demandé si tu étais avec lui, ou contre lui ! (*Un second éclair les enveloppe.*)

Romany.—Encore cette vision !... cette ressemblance qui m'a déjà frappé !... Ces traits sont les mêmes que ceux de... (*Il ch rche sur lui le médaillon.*) Où est-il ? (*L'apercevant au cou de Filoche.*) Ah ! le voilà, le voilà, ce médaillon ! (*Il se lève.*)

Filoche.—C'est là ce que vous cherchez ?

Romany.—Oui, comment est-il entre vos mains ?

Filoche.—Pourquoi serait-il dans les vôtres... ce portrait est le mien !

Romany.—Que dit-il ? ô mon Dieu ! ! (*Le regardant.*) Comment vous appelez-vous ?

Filoche (*avec un geste d'égarement*).—Filoche.

Romany.—Mais, voyons, parlez-moi, n'avez-vous pas un autre nom ?

Filoche.—Oui, j'en ai eu un autre, quand je vivais.

Romany.—Et ce nom... c'était ?

Filoche.—Mon nom... c'est... attendez ! tout à l'heure je l'ai lu... je l'ai prononcé. C'est... (*On voit sur sa figure les premières clartés d'une raison qui renaît lutter contre les dernières ombres de la folie. Enfin il pousse un cri et dit son nom.*) C'est Henri ! (*Le répétant avec bonheur.*) Henri !

Romany.—Henri de Roncevaux !

Filoche.—Oui !... (*Avec un cri de désespoir.*) O mes souvenirs ! mes souvenirs !

Romany.—Vous ? vous seriez Henri de Roncevaux ! Mais regardez-moi ? regardez-moi donc ! vous êtes mon père !

Filoche.—Moi ! ton père ! (*Le repoussant.*) Non, tu n'es pas Lucien, toi.

Romany.—Lucien ? Oh ! quel trait de lumière! mais Robert, Robert... dites, ne vous souvenez-vous pas de Robert ?

Filoche (*le regardant*).—Robert ! Robert ! (*Doucement inspiré par ses souvenirs.*) Oh ! encore un nom bien aimé ! encore un écho de mon âme ! Robert ! encore une portion de moi-même qui échappe au tombeau !

Romany.—Mon père !

Filoche (*avec explosion*).—Mon fils ! c'est donc toi qui es Robert ? oh ! que je te regarde ! Mon Dieu, soyez béni ! Oh ! mais je me rappelle tout à présent. Je sens, je pense, je pleure ! je ressuscite à la vie ! ma raison se réveille ! ! Robert, viens dans mes bras !

Romany (*tombant dans ses bras*).—Mon père !

Filoche (*l'arrêtant*).—Et Lucien ? qu'en as-tu fait ?... je t'ai vu, je t'ai parlé... là-bas... tu y étais.... Caïn, qu'as-tu fait de ton frère ?...

Romany.—Mon frère ! ce serait mon frère ?.. Mon père, mais rappelez-vous mes cris.... mon

désespoir... Le ciel me guidait, mon père ! Lucien !... Mais souvenez-vous donc que j'ai voulu mourir pour le sauver !...

FILOCHE (*avec un cri de joie*).—Oui... oh ! je vous remercie... mon Dieu !... Vous les avez conduits l'un vers l'autre, et ils se sont aimés !.. Mais, où est-il ?... Car, c'est mon fils, vois-tu ; du fond des ténèbres où sommeillait mon âme, mon âme s'éveillait à demi pour me le dire... Tu l'as sauvé, n'est-ce pas !... Il garde le silence !... Il se tait !... Oh ! il est mort !...

SCÈNE III.

LES MÊMES, FRISE-LINOTTE.

FRISE-LINOTTE. — Qu'est-ce que vous dites donc ? Qui est mort ? L'autre, le petit... l'ami du grand... (*Voyant Romany.*) L'ami de monsieur ? Ah bien, s'il court toujours, depuis qu'il a abordé à la pointe au sable... il doit être loin !

FILOCHE.—Il est vivant !

FRISE-LINOTTE.—Tout ce qu'il y a de plus vivant... même que nous avons fait des échanges... (*Bas, à Romany.*) Je lui ai donné les clefs.

ROMANY.—Comment ?

FRISE-LINOTTE. — Eh bien ! oui, les fausses clefs !... Il a voulu me donner sa bourse... et je l'ai acceptée, parce qu'une politesse en vaut une autre... Et il a filé sur Paris. Ah ! mais c'est monsieur de la Cravate qu'est pas content... Quand il s'en est aperçu il a détalé après lui, comme un perdu ! Où donc est Poussier ? (*Il remonte vers le fond.*)

ROMANY. — Qu'entends-je ? Cet homme l'a

suivi !... Oh ! il n'y a pas un instant à perdre... Chez moi... des armes... Mon père !

FILOCHE.—Dieu ! qu'y a-t-il donc ?

ROMANY.—Lucien est en danger !

FILOCHE (*l'entraînant*).—En danger ! viens ! viens !

ROMANY.—Oui, mon père, volons !

FILOCHE.—Dieu !... veillez sur mes enfants !... (*Ils sortent.*)

POUSSIER (*qui vient d'entrer par la droite*).— Ah ! ma prime qui circule !... (*A Frise-linotte.*) Nous sommes volés !...

Le rideau tombe.

ACTE V.

HUITIÈME TABLEAU.

LA QUITTANCE.

Le salon du quatrième tableau, chez Bouvard, seulement il n'occupe que les deux tiers de la scène—de gauche à droite—l'autre portion est occupée par un corridor au bout duquel est un escalier.—Dans ce même couloir, au 1er plan, à droite, une porte ; en face une autre porte qui donne dans le salon.—Il fait nuit.—Le salon est éclairé par un flambeau posé sur une table, à gauche. Le corridor et l'escalier sont dans l'obscurité.

SCÈNE 1ÈRE.

FLAVIGNAN, RENAUD, UN DOMESTIQUE.

RENAUD (*avec humeur*).—Ah ça, mille mousquets, on ne pourra donc pas mettre la main sur votre monsieur Bouvard ?

LE DOMESTIQUE.—Pardon, monsieur, il serait certainement ici, si, à son retour ce soir, il n'eût reçu une lettre qui l'a forcé de ressortir sur-le-champ.

RENAUD.—Diable ! il se fait tard... Dites-moi, mon brave, êtes-vous sûr au moins qu'il rentrera cette nuit ?

LE DOMESTIQUE.—Je le crois, monsieur,... il a donné des ordres dans ce sens.

RENAUD.—Ah ! (*Désignant Flavignan.*) Connaissez-vous monsieur ?

LE DOMESTIQUE (*s'inclinant*).—Monsieur est le comte de Flavignan.

Flavignan.—Alors, vous saurez qu'une chose grave, urgente, m'appelle auprès de votre maître et que cette affaire ne peut souffrir de retard. Vous me dites que, selon toute apparence, il rentrera cette nuit. C'est bien, nous l'attendrons.

Le domestique.—Comme il plaira à monsieur le comte.

Flavignan.—Vous pouvez vous retirer. (*Le domestique sort par le fond à gauche.*)

SCÈNE II.

RENAUD, FLAVIGNAN.

Renaud.—Voyons, prenez courage... L'heure approche où nous allons savoir...(*A lui-même.*) Il faudra bien que cette taupe de Bouvard nous dise ce qu'elle a creusé sous nos pieds.

Flavignan (*qui est passé à droite*).—Tu ne sais donc pas à quels hommes j'ai affaire!... Déjà le journal du soir annonce comme imminente la retraite du comte de Flavignan. Il parle aussi d'une enquête à propos du dernier contrat... (*Il se promène avec agitation.*)

Renaud.—Sambre et Meuse! Allons! allons! il faut du calme.

Flavignan.—De ces hommes, je dois tout craindre! Je le vois à présent, ils veulent me faire plier! C'est qu'alors ils ont des armes terribles! Te le dirai-je? Eh bien! j'ai besoin de me rappeler ma vie sans tache, mon dévouement sans bornes, mes actes d'abnégation et d'amour prodigués à la France, pour me raffermir contre de vagues mais insurmontables terreurs!

RENAUD.—Chut ! j'ai entendu... (*Lucien a paru sur l'escalier, une lanterne sourde à la main. Il a ouvert avec précaution la porte qui donne dans le corridor, à droite, et on le perd de vue.*) Tiens, quel est ce bruit ?

FLAVIGNAN.—Il me semble, en effet... on a ouvert ou fermé une porte. C'est ici tout à côté. Le domestique, sans doute.

RENAUD.—Le domestique ? Ce n'est pas le domestique. Il vient de sortir par ici... le bruit est venu de là !

FLAVIGNAN.—Allons, ne vas-tu pas croire aux voleurs, à présent ?

RENAUD.—Dame ! ce petit hôtel isolé à l'extrémité de Chaillot, dans un endroit perdu. Oh ! mais... si c'était notre Bouvard qui, prévenu de votre visite et ne voulant pas d'explication, essayait ainsi de rentrer sans être aperçu.

FLAVIGNAN.—Ce n'est guère probable.

RENAUD.—C'est égal !... il faut que j'aille voir ça. (*Il ouvre la porte qui donne sur le corridor et regarde.*) Tiens, un escalier, une porte entrebaillée, un filet de lumière. Ah ! mon drôle, tu crois nous échapper ! Sambre et Meuse ! (*Il traverse le palier et entre à droite.*)

SCÈNE III.

FLAVIGNAN, RENAUD, LUCIEN.

FLAVIGNAN.—Je n'entends plus rien !

LUCIEN (*dont on entend la voix*).—Ah !

FLAVIGNAN.—Un cri ! (*Il court à la porte.*)

RENAUD (*Reparaissant et tenant Lucien par le bras, il l'amène dans le salon et le reconnaît*).—C'est toi !

FLAVIGNAN.—Lucien !

RENAUD.—Que viens-tu faire ici ?... Qu'est-ce que tu prenais là dans ce secrétaire ? (*Il lui arrache un papier.*)

FLAVIGNAN.—Vous êtes pâle, Lucien, vous chancelez.... Comment ! c'est vous qui venez ainsi dans une maison étrangère, la nuit, en passant par un escalier dérobé ?

RENAUD.—Oui, et je l'ai trouvé fouillant dans un meuble, et tenez, voilà ce qu'il y prenait. (*Il tend le papier à Flavignan.*)

LUCIEN (*à part, et avec un geste égaré*).—Je suis perdu !

FLAVIGNAN (*parcourant le papier*).—Que vois-je ! Un reçu de vous, enmon nom !

RENAUD.—Qu'est-ce que vous dites ?

FLAVIGNAN.—Tiens, lis !

RENAUD (*lisant*).—" J'ai reçude monsieur Bou-
" vard, pour le compte et au nom de monsieur
" de Flavignan, la somme de deux cent cinquante mille francs.... " Ah ça, voyons, je ne rêve pas.... j'y vois clair....

FLAVIGNAN.—Quelle est donc cette horrible machination ?

RENAUD.—Mais tu savais donc que ce papier était dans les mains de Bouvard, que tu te glissais dans cette maison pour t'en emparer ?

LUCIEN.—Oui, je voulais sauver l'honneur de monsieur de Flavignan !

FLAVIGNAN (*avec hauteur*).—Mon honneur n'a que faire de pareils soins, monsieur.

RENAUD.—Ah ça, vous aviez donc autorisé Lucien à signer ce...

FLAVIGNAN.—Ah ! c'est toi qui me le demandes, Renaud !

RENAUD. — Tonnerre ! c'est vrai ! Je perds la tête. Pardon ! ah ! pardon ! pardon !

FLAVIGNAN (*avec un mouvement de désespoir*).— Oui, mais ce que tu as pu croire un instant, toute la clique de Bouvard le croit ou feint de le croire... et déjà sans doute, elle répand.... (*Suffoqué d'égarement.*) Mon Dieu ! mais ce que j'ignorais, je le sais à présent ; c'est là-dessus que s'appuie le journal qui me menace ce soir, et qui demain va m'accuser en publiant cet écrit.

LUCIEN.—Laissez-moi donc l'anéantir !... Donnez et que nulle trace...

FLAVIGNAN.—Arrêtez ! Ah ! je comprends ! vous voulez effacer un crime par un autre crime. Vous vous introduisez ici comme un voleur, et vous me proposez d'être votre complice !

LUCIEN. — Ah ! je vous en conjure...

FLAVIGNAN.—Assez, monsieur !... seulement, un dernier mot... Je ne veux pas croire que vous ayez écrit ces lignes. Ceci est un faux.... cela doit être un faux. Je vous demande si vous connaissez l'auteur de ce chef-d'œuvre d'infamie.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MACREUSE, MARIOLLE.

MACREUSE (*paraissant sur l'escalier*).—Toutes les portes ouvertes !... Lucien est ici... Et le domestique ?...

MARIOLLE (*suivant Macreuse*).—En sûreté.

MACREUSE.—La maison est à nous.

FLAVIGNAN.—Vous gardez le silence !

RENAUD.—Mais, parleras-tu, à la fin !

MACREUSE (*regardant à la porte qui donne dans le salon et qui est restée entrebaillée*).—Chut! il y a du monde ici.

LUCIEN.—Je vous en conjure! ne m'interrogez pas!

MACREUSE.—Flavignan! Renaud!

RENAUD (*avec violence*).—Alors tu le sais donc, misérable, qui a fabriqué cet écrit?

MACREUSE.—Le reçu! Malheur! il est dans leur mains!

MARIOLLE.—Ah! crédié!

FLAVIGNAN (*avec plus de calme*).—Lucien, répondez. Il faut absolument que je sache... Voyons, si vous avez quelque soupçon, quelque indice.... Mais au nom du ciel, parlez, dites-moi qui a osé abuser ainsi de mon nom!

LUCIEN.—Grâce! grâce! c'est moi!

FLAVIGNAN.—Vous! oh! (*Il tombe anéanti sur le fauteuil à gauche.*

RENAUD.—Lui! j'ai mal entendu!... Lucien, tu mens, n'est-ce pas? Il y a là-dessous un mystère que tu ne veux pas dire; un ami, peut-être! Quelque dévouement insensé... Ce n'est pas toi, voyons, dis que ce n'est pas toi! (*Mouvement de Lucien.*) Est-ce toi, oui ou non.... Est-ce toi?

LUCIEN.—Oui! ah! mon père!

RENAUD (*le repoussant*).—Je ne suis pas ton père....

FLAVIGNAN.—Renaud!

RENAUD.—Tu es le fils d'Henri de Roncevaux, disparu depuis vingt ans; ta mère, Hortense de Flavignan était la sœur bien-aimée du comte. Cet homme avait juré à ta mère mourante de veiller sur toi, il a tenu son serment.... et c'est l'homme que tu as frappé à mort... (*Traînant*

Lucien aux pieds de Flavignan.) A genoux donc, misérable ! à genoux !

MACREUSE (*à Mariolle*).—Tes deux hommes sont en bas ?

MARIOLLE.—Oui !

MACREUSE.—Vite ! fais-les monter ! (*Mariolle disparaît un instant par l'escalier.*)

LUCIEN (*à genoux*). — Malheureux que je suis !... mais, je vous sauverai... Je dirai tout, je publierai mon crime... et après...

FLAVIGNAN.—Après !... Il y aura toujours un infâme et un maudit. Si ce n'est moi, ce sera toi !

LUCIEN (*avec la violence du désespoir*).—Ah ! mais cette quittance est là, dans vos mains....

MACREUSE.—Malédiction !

FLAVIGNAN.—Monsieur ! c'est la première fois qu'au comte de Flavignan on aura proposé une lâcheté. Vous n'avez pas signé cet écrit sans en recevoir l'argent, on vous l'a payé, on vous l'a acheté... Il ne vous appartient pas... allez et replacez cette quittance là où vous l'avez prise... allez ! (*A lui-même.*) Résignons-nous ! (*Il détache le ruban de la légion d'honneur qu'il porte à la boutonnière. Mariolle reparaît avec Torpille et un autre Rat de Seine.*)

LUCIEN.—J'obéis !

RENAUD (*arrêtant Lucien et tournant vers le comte un regard timide et suppliant*).—Je ne suis ni un gentilhomme ni un héros, moi, je ne suis qu'un pauvre vieux soldat et j'ai bien envie...

MACREUSE. Ah ! brigand ! il va le déchirer ! (*Un geste de Flavignan arrête Renaud, qui laisse aller Lucien.*)

MACREUSE (*à ses hommes*).—Attention ! (*Au

moment où Lucien paraît, ils se jettent sur lui, le baillonnent et l'entraînent. Macreuse a arraché la quittance des mains de Lucien.)

LUCIEN (*au dehors*).—Ah ! Renaud ! Au secours !

RENAUD.—Qu'entends-je ! (*Il va pour se précipiter hors de la chambre et rencontre Macreuse et Mariolle.*)

SCÈNE V.

FLAVIGNAN, RENAUD, MACREUSE, MARIOLLE.

MACREUSE.—Un pas, un cri, et Lucien est mort !

FLAVIGNAN.—Quels sont ces hommes ?

MARIOLLE (*s'abritant derrière Macreuse*).—Eh bien ! on ne reconnaît donc pas le petit François, l'ancien jardinier de monsieur le comte ?

RENAUD (*reconnaissant Roncevaux*).—Roncevaux !

MACREUSE.—Oui ! c'est moi ! après ? (*Mouvement de Flavignan.*)

RENAUD.—Et pas une arme ! rien !

MACREUSE.—Des armes ! est-ce que j'en ai, moi ? Des armes ! lorsque Lucien est en mon pouvoir !

RENAUD (*voulant se jeter sur Macreuse*).—Misérable !

FLAVIGNAN (*l'arrêtant*).—Je devine !

MARIOLLE.—Tiens ! il faut bien que nous ayons nos petites garanties.

FLAVIGNAN.—Mais, misérable, tu oublies que d'un mot, je puis te faire arrêter.

MACREUSE.—Qu'est-ce que ça me fait ! Vous

auriez dans vos mains toute la police de l'Europe, qu'avant que vos légions de gendarmes eussent fait un pas, ce que j'ai ordonné serait accompli.

FLAVIGNAN.—Voyons ! que veux-tu ? parle ! Il te faut de l'argent sans doute.

MACREUSE.—Allons donc ! je suis plus riche que vous !

FLAVIGNAN.—C'est donc une vengeance !

MACREUSE. — Oui, mon cher comte ! Tu verras... j'ai inventé des choses surprenantes ! Seulement, comme nous ne sommes pas ici chez nous, et que l'heure et le lieu seraient mal choisis pour causer d'affaires, tu viendras me voir chez moi. (*Mouvement du comte.*) Oh ! sois tranquille, ne crains rien pour tes jours ; ta vie m'est désormais plus précieuse que ta mort. Je ne suis encore que Macreuse le bandit... mais grâce à toi, je veux redevenir Roncevaux !... le Roncevaux d'autrefois !... Au revoir, comte ! Je vous enverrai ma voiture !

RENAUD.—Et nous le laisserons partir !

FLAVIGNAN.—Renaud !... Il a Lucien pour otage !

MARIOLLE.—Bonsoir, la compagnie !

Le théâtre change.

NEUVIÈME TABLEAU.

LA DERNIÈRE NUIT.

L'intérieur du vieux moulin de Macreuse. Masure prête à crouler. Les ais disjoints semblent fléchir. Point d'autre fenêtre qu'une petite lucarne au fond, à droite, garnie de barreaux et regardant le fleuve qui coule au pied de la maison. Portes à gauche et à droite. Dans le plancher est pratiquée une trappe ; c'est l'entrée des caves ; sur le devant, à droite, une table et un escabeau. Une lampe allumée sur la table et un encrier. On est aux dernières heures de la nuit.

SCÈNE 1ère.

RONCEVAUX, FLAVIGNAN.

RONCEVAUX (*allant à gauche, pour fermer la porte à clef*).—Comme cela, nous ne serons pas dérangés.

FLAVIGNAN (*assis. La lampe jette des reflets vacillants sur sa figure pâle et dévastée*).—Dépêchons ! Me voici tel que vous m'avez voulu, seul, dépouillé de ma puissance.. regardez-moi. J'ai vieilli de dix années en une nuit.

RONCEVAUX.—Oui, oui, tu m'as payé dans cette nuit de souffrances mes vingt ans de rage et de souvenirs !

FLAVIGNAN (*se levant*).—Mais parlez, enfin ! que vous ai-je fait qui méritât ce supplice ?

RONCEVAUX.—Ce que vous m'avez fait !... Une jeune fille existait, belle et pure, d'un nom dont j'étais fier... C'était votre sœur et en votre qualité de chef de famille, vous m'aviez promis sa main... Je l'aimais d'un amour insensé, d'un amour aveugle et fatal . un autre parut et se

posa en prétendant... en rival... Ce rival était mon frère, il est assez puni,... il a perdu la raison!... Mais vous qui m'aviez donné votre parole... vous qui avez permis que dans mon malheur, un autre se taillât une félicité.... vous me demandez ce que vous m'avez fait!

FLAVIGNAN.—Pauvre Henri!

RONCEVAUX.—Je vous l'ai dit: son corps existe, mais sa raison n'est plus.

FLAVIGNAN.—Finissons-en! vous m'avez fait venir. Que voulez-vous? que demandez-vous? que vous faut-il?

RONCEVAUX (*descendant à gauche*).—Rien! j'ai Lucien. Que ma vengeance s'assouvisse sur lui ou sur vous, que m'importe! Je le hais autant que vous, Lucien,...le fils de mon rival...

FLAVIGNAN (*allant à lui*).—C'est bien. (*Avec effort.*) Je sais ce que vous voulez; je viens m'offrir à sa place.

RONCEVAUX.—D'accord! (*Il va à la table et montrant un papier.*) Lucien sera libre, si là, à côté de sa signature, vous écrivez votre nom.

FLAVIGNAN.—Jamais! jamais!

RONCEVAUX.—Alors, je garde Lucien!

FLAVIGNAN (*mettant la main sur le papier*).—Mais si je déchire... si je broie cet écrit...

RONCEVAUX.—Lucien mourra!

FLAVIGNAN.—Mais, tu sais... je ne suis pas seul; Renaud m'a suivi. Il est ici, il peut fouiller ces masures, il peut...

RONCEVAUX.—Il peut tout cela!... Seulement s'il arrive à Lucien, il ne trouvera qu'un cadavre!

FLAVIGNAN —Mais lui mort, je te traînerai à l'échafaud!

RONCEVAUX.—Oui, mais Lucien sera mort.

FLAVIGNAN.—Non, non ; un homme tel que toi doit tenir à la vie !

RONCEVAUX (*passant devant lui et allant à gauche*).—Allons donc ! bien moins qu'à ma vengeance !

FLAVIGNAN.—Oh ! mon Dieu !

RONCEVAUX (*tirant sa montre*).—Monsieur le comte, il vous reste cinq minutes. Passé ce temps la discussion sera close.

FLAVIGNAN.—Ou mon déshonneur consommé !

RONCEVAUX.—Votre déshonneur ? Qu'est-ce que j'en ferais?.. Ne vaut-il pas mieux que je m'abrite à l'ombre de votre vie sans tache et que par votre puissance restée debout, j'assure mon impunité ?... (*Regardant à sa montre.*) Quatre heures du matin vont sonner.

FLAVIGNAN.—Non, c'est impossible ! Il y a un moyen ! Il doit y avoir un moyen ! Je ne puis pas le laisser mourir ainsi ! (*Après un temps.*) Roncevaux !... Et qui m'assure que tu me le rendras ?

RONCEVAUX.—Mon intérêt, car Lucien mort, que te resterait-il à ménager ?

FLAVIGNAN.—Mort ! ah ! eh bien ! qu'il meure ! qu'il meure !

RONCEVAUX (*riant*).—Ah ! le lâche !

FLAVIGNAN.—Moi ! (*Plus bas.*) Il a raison ! Que ferais-je en ce monde... ma vie est brisée... l'avenir est perdu pour moi. (*Roncevaux fait un mouvement.*) Attendez ! Que Lucien vive !... quant à moi... votre volonté soit faite, ô mon Dieu ! (*Il signe et tend la quittance à Roncevaux.*)

RONCEVAUX (*prenant la quittance*).—Vos destins sont désormais liés à ma vie... (*Il va

ouvrir la porte de gauche.) Vous êtes libre, et je vais aller chercher Lucien. (*Il sort par la droite.*)

SCÈNE II.

FLAVIGNAN *assis, la tête appuyée dans ses mains.* RONCEVAUX, RENAUD, ROMANY, FILOCHE. *Ils entrent par la gauche.*

ROMANY (*montrant Flavignan*).—Mon père, voilà le comte.

HENRI (*allant à Flavignan*).—Flaviguan !

FLAVIGNAN.—Henri ! (*Ils s'embrassent.*)

RENAUD.—Que signifie ?...

SCÈNE III.

LES MÊMES, LUCIEN.

LUCIEN (*accourant par la droite, à Flavignan*). —Ah ! monsieur le comte ! Oh ! ne restons pas dans cette horrible maison ! Sortons, sortons d'ici !

FLAVIGNAN.—Vivant ! (*Les yeux au ciel.*) Merci ! (*Lui montrant Henri.*) Lucien, avant de quitter ce lieu, allez courber le front devant votre père.

LUCIEN (*reconnaissant Filoche*).—Ciel !

HENRI (*avec une émotion contenue*).—Oui ! Lucien, je suis ton père !

RENAUD.—Il a grandi sans vous connaître, orphelin, déshérité... mais le vieux Renaud était là. Je l'ai bien aimé, monsieur.

HENRI (*lui serrant la main*).—Renaud ! (*Aper-*

cevant Romany qui se tient à l'écart.) Ah ! tous deux, tous deux sur mon cœur !

RENAUD (*qui est remonté au fond*). — Voici Roncevaux accompagné de ses bandits !

ROMANY (*vivement*).—Mon père, ne restons pas ici !

HENRI.—Oui ! je veux rester ! Qui sait ! allez, laissez-moi !

FLAVIGNAN.—Non ! fuyons la vue de ce misérable !

HENRI.—Dieu a fait un miracle en me rendant à moi-même, c'est au nom de ce Dieu que je vais une dernière fois parler à cet homme ! Je sens que le ciel m'inspirera !

RENAUD.—N'y a-t-il plus rien à tenter ?

HENRI.—Oui, il y a à prier Dieu et à nous confier à lui ! (*Il regarde ses enfants et leur fait signe d'espérer, puis il relève les yeux vers le ciel. A Flavignan.*) Allez, je vous l'ordonne. (*Ils sortent par la gauche.*)

SCÈNE IV.

On entend un bruit de voix confuses. HENRI *gagne la droite et disparaît après l'entrée d s Rats de Seine et de Roncevaux.* RONCEVAUX, *suivi de* MARIOLLE, POUSSIER, FRISE-LINOTTE, TORPILLE, LES RATS. *Les uns portent des pioches, les autres des pinces et des leviers.*

RONCEVAUX (*avec force*)—Taisez-vous ! vous vouliez pénétrer ici, vous y êtes !

TORPILLE (*excitant Mariolle*).—Allons ! parlez'y donc !

MARIOLLE (*s'approchant, la casquette à la main*).—Monsieur de Roncevaux...

POUSSIER (*sur le devant, à droite*).—Nous désirons vous grignotter un peu.

FRISE-LINOTTE (*près de Poussier*).—Vous devez être bon à manger.

MARIOLLE.—Le coup est fait, il a réussi, v'là que vous avez un personnage dans vot' poche.

POUSSIER.—C'est un objet de valeur, mais nous... qu'est-ce que nous aurons à la fin des fins ?

RONCEVAUX (*à part*).—Je les tiens ! (*Haut et se retournant.*) Ainsi, vous me trahissez, monsieur François ?

MARIOLLE (*embarrassé*).—Dame !

POUSSIER (*s'approchant*).—Il appelle ça trahir... Moi j'appelle ça arrêter les comptes.

TORPILLE.—Faire les additions !

FRISE-LINOTTE (*en passant devant Macreuse avec de grandes salutations*).—Et les soustractions !

POUSSIER (*même jeu*).—Crédit est mort !

TORPILLE (*à Mariolle*).—Voyons, François, mais parle-z'y donc !

MARIOLLE.—Est-ce que tu crois qu'il me fait peur... (*S'approchant.*) Et puis, monsieur de Roncevaux, on ne sait jamais sur quoi compter avec vous. V'là ce taudis, n'est-ce pas ? Eh bien ! est-ce que vous nous avez jamais permis d'y entrer, à moi, et à ces messieurs ? (*Tous saluent.*) Et pourtant, il y a des caves là-dessous, dans ce vieux moulin, une vraie ruine, qu'a l'air de tenir avec quatre clous, mais qui vaudrait cher si on la vendait avec ce qu'il y a dans les coins et racoins !

RONCEVAUX.—Tu en as menti ! (*Rumeur parmi les Rats.*) Il n'y a rien de caché dans ce moulin.

POUSSIER.—Rien dans les caves ?

RONCEVAUX.—Rien !

POUSSIER.—C'est égal ! partageons tout de même.

TORPILLE.—C'est vot' dernier mot ?

RONCEVAUX.—Oui ! c'est mon dernier mot !

TORPILLE.—Eh ben, François ! dis-y le tien !

MARIOLLE (*courant ouvrir la porte*).—Alors, les enfants !... V'là le trou aux catacombes !

POUSSIER.—La boîte à la malice ?... Allons voir !

TORPILLE.—Un instant ! pas les uns avant les autres !

POUSSIER.—Il a raison ! faut de la *réguliarité* dans les affaires.

TOUS.—Oui, oui !

MARIOLLE.—Une fois, deux fois, vous ne voulez pas dire où est le magot ?

RONCEVAUX (*à droite*).—Tu n'es qu'un stupide coquin que j'enverrai loin quelque jour...

MARIOLLE.—Alors, vaut mieux se payer soi-même ! Allons-y ! (*Les Rats sont descendus ; le premier a pris la lampe ; d'autres l'ont suivi. Ensuite Poussier, puis Mariolle.*)

FRISE-LINOTTE (*les voyant descendre, à part ; il est sur le devant, à gauche.*) Dans c'te ratière ?... Oh ! non... Je me méfie de monsieur la Cravate. Il a toujours des trappes...

TORPILLE (*à moitié descendu*).—Hé ! petit, va faire le guet en dehors !

FRISE-LINOTTE.—Oui, j'vas faire le guet... (*A lui-même.*) J'aime mieux ça... J'aime mieux le grand air... (*Il sort en courant par la droite.*)

Torpille.—Tiens !... le malin... il avait mis des verrous en dedans.

Poussier (*qui tient la trappe*).—Bêta !... c'était pour ne pas être dérangé quand il comptait ses piastres.

Torpille.—Exemple à suivre !... (*Il disparaît.*)

Poussier (*descendant*).—T'as raison, rien ne tombe dans l'eau avec moi. Tirons les verrous. (*Il fait tomber la trappe sur lui et l'on entend tirer les verrous.*)

SCÈNE V.

RONCEVAUX, *puis* HENRI.

Roncevaux (*qui est resté sur le devant, à droite, les bras croisés*).—C'est cela, tirez les verrous, ce n'est pas moi qui vous dérangerai, imbéciles !.. Oui, oui, vous trouverez un coffre-fort ; mais la serrure ne s'ouvrira pas et alors en avant les pioches, les leviers !... C'est cela—qu'ils fassent tomber les pierres où la caisse de fer est scellée. —C'est là que je les attends. (*Debout sur la trappe.*) Ils ne se doutent pas que cette masure, déchaussée par sa base, va s'abîmer sur elle-même, que le toit craque et penche, que les poutres, manquant d'appui, n'attendent qu'un choc pour crouler... J'avais prévu cela, mes maîtres. Mon coffre-fort, il est vide, mais il est de fer, et c'est la seule assise où repose encore cette ruine !... Allez, piochez, déracinez ces murailles, et Macreuse n'aura plus de complices ! Et le fleuve qui est là, profitant de la première déchirure de cette maison croulante, épanchera sur vos cadavres le silence et le mys-

tère de ses flots. (*Henri a reparu, il est resté un instant au fond à écouter Roncevaux, puis il va fermer à clef les deux portes de la masure.*)

HENRI.—Je voulais prier, supplier!... Voici qui sera plus sûr et plus court. (*Il jette les clefs par la lucarne.*)

RONCEVAUX (*prête l'oreille et se relève exalté. Il aperçoit Henri*).—Tu m'as entendu, Filoche? Oh! si tu avais une lueur de raison, tu comprendrais maintenant ma puissance. Oh! oui, vois-tu, je veux que tu saches que je n'ai plus de crainte, plus de complices!... que je me venge, et que je suis enfin debout sur ma sécurité de granit!... (*Un premier coup sourd ébranle la maison.*) Ils commencent... Fuyons!...

HENRI (*à part*.—Mon Dieu! je me dévoue, protégez mes enfants!... (*Il passe à gauche.*)

RONCEVAUX (*qui est allé à la porte de gauche*). —Cette porte fermée?... (*Il se dirige vers la droite.*)

HENRI.—L'autre l'est aussi.

RONCEVAUX.—Et les clefs, les clefs?

HENRI.—Dans le fleuve!

RONCEVAUX.—Malédiction!... Tu ne sais pas qu'ici la mort nous attend!

HENRI.—Je le sais.

RONCEVAUX.—Il est fou! Ah! je vais les prévenir!... (*Il court à la trappe et fait de vains efforts pour la soulever.*) Fermée!... Fermée en dedans!... (*Il revient à Henri.*) Voyons!... Ce n'est pas vrai, tu as les clefs... donne-les ou je te tue!... ou je t'écrase sous mes pieds!... Ah! déjà, entends... les pierres tombent!... Voyons... Filoche... Je sais bien... Tu n'as pas ta raison...

HENRI (*se dressant de toute sa hauteur*).—Je n'ai pas ma raison ! Regarde-moi donc, Georges de Roncevaux !

RONCEVAUX (*reculant épouvanté*). —Ah !

HENRI. —La lumière qui s'est faite dans mon âme, n'en vois-tu pas les reflets dans mes yeux ?

RONCEVAUX (*poussant un second cri*).—Ah ! je suis perdu !

HENRI. —Démon ! il y a là-bas sous le toit maudit de ta demeure, un vieillard qui sanglotte et des enfants, mes enfants à moi, qui parlent de mourir... Fils de l'enfer !... tu insultais le ciel tout à l'heure, et tu bravais sa colère !... Eh bien ! c'est la colère divine qui m'a poussé hors de ma tombe... C'est Dieu qui me dresse fatal et terrible au devant de tes vengeances... C'est le ciel que tu braves et qui va crouler sur toi !

RONCEVAUX.—Ah ! ne pouvoir me faire entendre. (*Allant à la petite fenêtre.*) Ces barreaux !... (*Courant à la porte de gauche.*) Et cette porte !... Ah ! la serrure ne cèdera pas, c'est moi qui l'ai faite. (*A Henri.*) Mais tu ne sais donc pas que tu vas mourir aussi ?...

HENRI.—Que m'importe !... si ceux que tu voulais frapper, je les sauve !... (*On entend des craquements.*)

RONCEVAUX. (*montrant la quittance*).—Ah ! cet acte... cet écrit vengeur... Tiens, pour moi c'était la fortune, l'impunité !... Tiens, plus rien ! plus de traces ! (*Il le déchire.*)

HENRI.—Mon Dieu, soyez béni !...

RONCEVAUX. —Oh ! mais je ne veux pas mourir !... Mourir ainsi, non ! (*La masure s'affaisse et croule avec fracas. Les poutres arrachées*

tombent mêlées à des moellons énormes. L'une de ces poutres frappe Roncevaux à la tête ; il tourne sur lui-même, et va tomber au milieu des débris.)

SCÈNE VI.

Au-dessus des décombres la vue s'étend au loin sur le fleuve, dont les eaux montent peu à peu; elles couvrent bientôt l'éboulement. Par les arrachements et les restes encore debout de la masure, ainsi que par les constructions latérales sortent et s'élancent FRISE-LINOTTE *d'abord, ainsi que* FLAVIGNAN, RENAUD, LUCIEN et ROMANY.

ROMANY et LUCIEN (*au fond, sur les décombres*). —Mon père !

FLAVIGNAN (*à gauche avec Renaud*).—Ma fortune à qui le sauvera !

FRISE-LINOTTE (*parvenant jusqu'à Henri que pas un débris n'a touché*).—Il est sauvé !

TOUS.—Sauvé !

FRISE-LINOTTE.—Oui ! mais " la Cravate " est aplatie.

HENRI (*soutenu par Romany et Lucien*).—Mes enfants, prions Dieu pour les morts, et pardonnons ! (*Tableau.*)

LE RIDEAU TOMBE.

FIN.